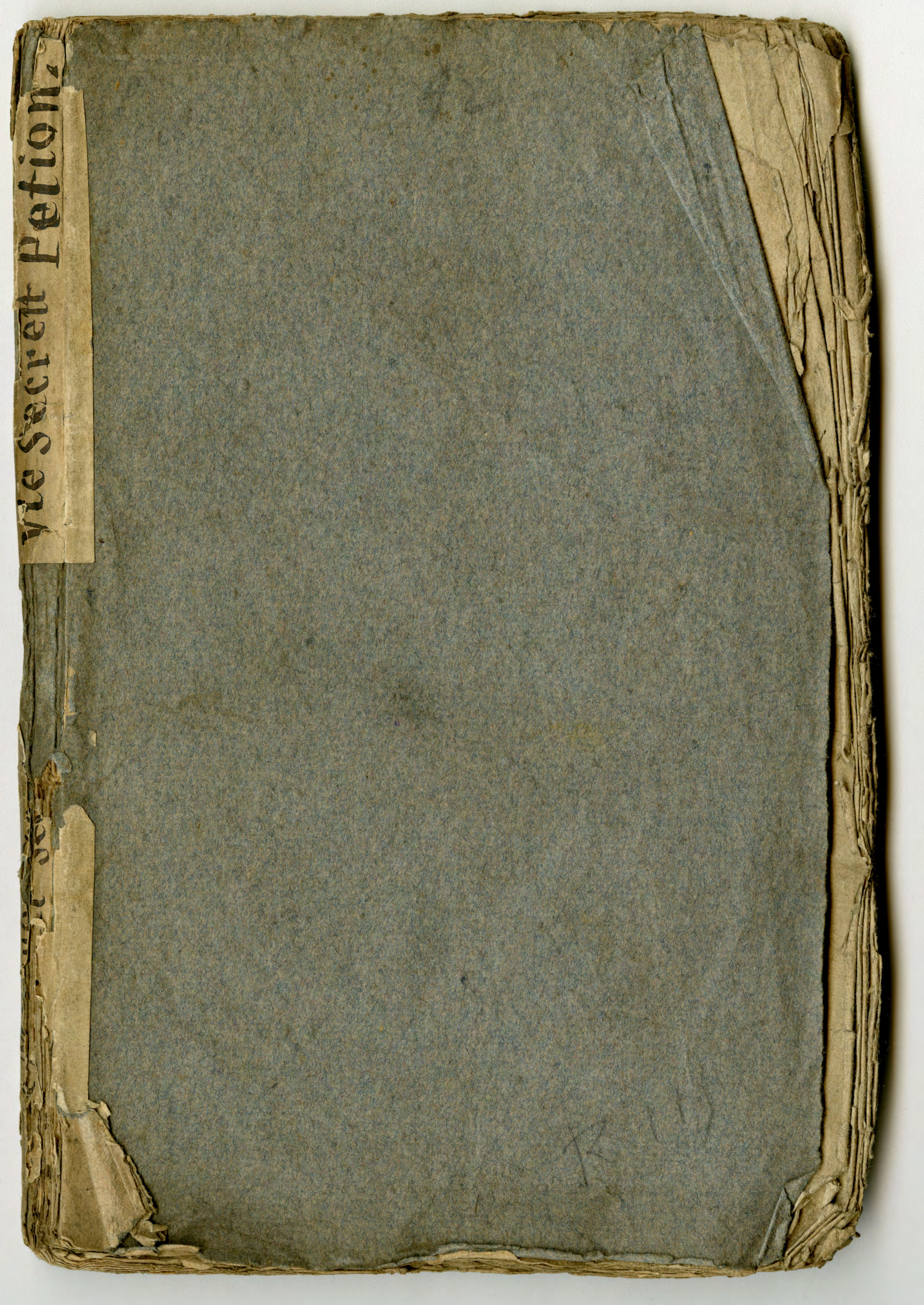

Vie Secrett Petion.

tent en tous sens, prennent diverses sortes de phisionomies afin d'en imposer, c'est ce qui est arrivé; *Manuel*, *Péthion*, *Brissot*, ont joué un grand rôle, mais par un bonheur singulier, au milieu des événemens qui ont régénéré la France, il s'est formé une société de gens vraiment philosophes, vertueux par principe, sur-tout éclairés, n'employant jamais la ruse, mais doués d'une perspicacité singulière pour la découvrir, et pour déjouer les fourbes, cette société déjà a sauvé la république, et les jacobins, puisqu'il faut les nommer, ont perdu ces hommes pervers qui ne voulant que faire leur fortune, ou trouver le moyens de rétablir leurs affaires délabrés sans avoir le moindre amour pour la patrie, avoient pris le masque patriotique. La société populaire le leur arracha, et *Brissot* et ses semblables ont restés avec leur face hideuse malgré qu'on ne puisse leur refuser quelques talents, car enfin *Brissot* a beaucoup écrit, sans imagination il est vrai, beaucoup escroqué sans cependant s'enrichir, beaucoup trompé d'honnêtes gens, sans avoir pu conserver sa réputation de bon républicains, il est parvenu à se faire élire représentant du peuple qu'il trahissoit, et finira probablement comme

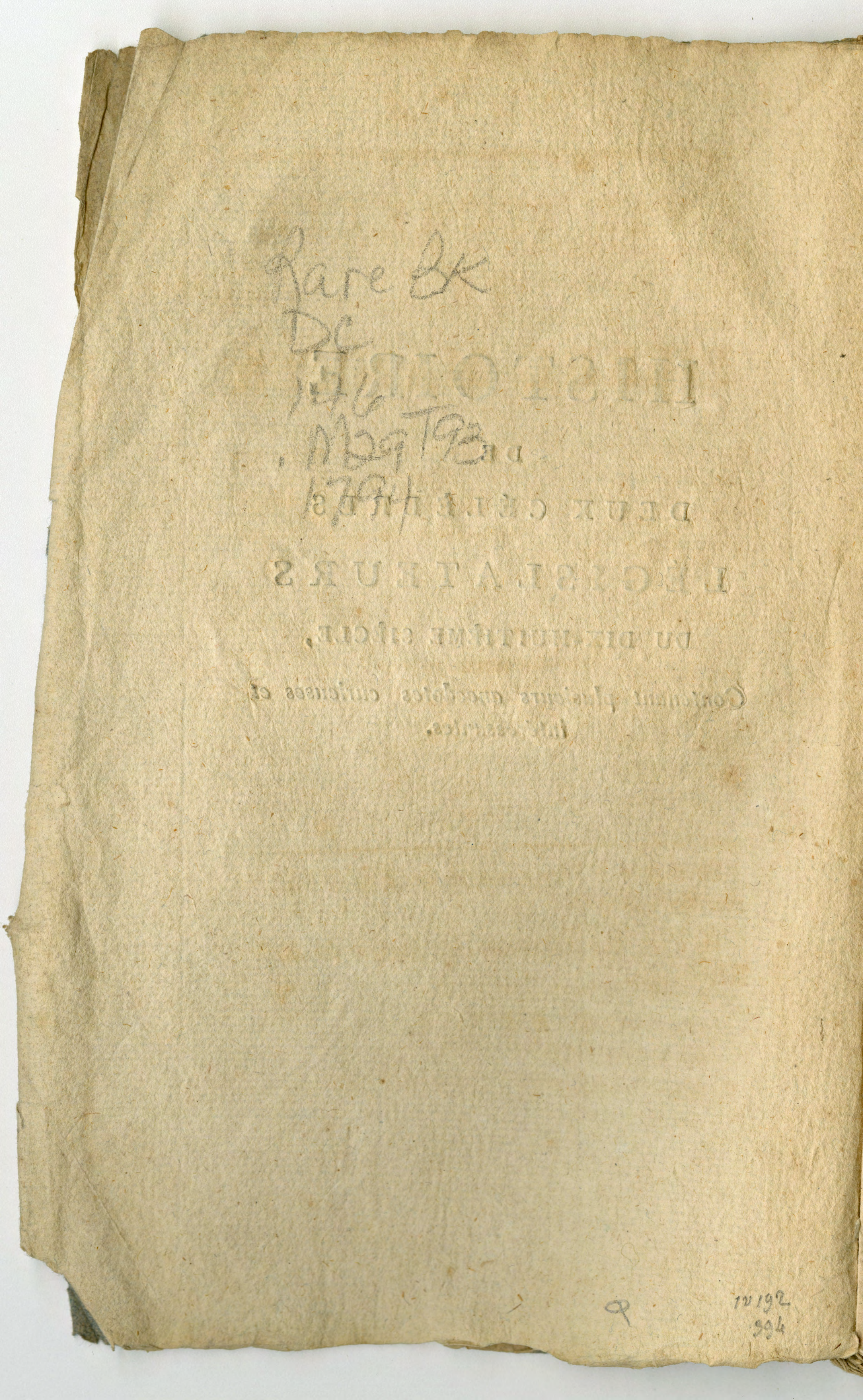
Gorsas

92

150

HISTOIRE
DE
DEUX CÉLÈBRES
LÉGISLATEURS
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

Contenant plusieurs anecdotes curieuses et intéressantes.



VIE SECRETTE
DE
PIERRE MANUEL

Criminé ab uno,
Disce omnes. VIRG.

Se trouve à l'Imprimerie de FRANKLIN rue de cléry N° 75.

et chez les Libraires du Jardin de la Révolution.

A PARIS.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

C'est dans les circonstances les plus critiques qu'il est intéressant de connoître les hommes qui président aux opérations de notre moderne administration. La République Française ne seroit pas en cet instant agitée par tant d'orages, si le peuple trop confiant eut été plus clair-voyant dans le choix de ses Mandataires et de ses Représentans, dans les Sections, les Municipalités, les Départemens et la souveraine Législature. Ce n'est qu'à son aveuglement, à son illusion, qu'il doit imputer ses malheurs et ses pertes. Les traîtres, les ambitieux, les accaparreurs n'ont dans notre nouveau régime que le second tort, tous coupables, tout criminels qu'ils sont. La source de nos calamités, l'origine de nos désastres, proviennent de la sotise du peuple.

Examine, lecteur, les hommes à qui tu as déféré les places dans tous nos comités, tu reconnoîtras au premier coup d'oeil, qu'ils sont presque tous déplacés, que pour un Citoyen vraiment animé de la flamme patriotique et des

vertus republicaines; il y a des millions d'intriguans et d'égoïste, qui sacrifieroient l'humanité entière à leur ambition et à leur intérêt. Il y a en vérité, lieu de gémir pour tout patriote fidèle qui observe de sang froid les tristes individus qui tiennent le timon de la République, et qui commandent nos armées. Ce n'est d'un côté que des ignorans, des concussionnaires et des perfides: de l'autre, des glorieux, des fanatiques, et des hommes deshonnorés: que dans le commencement de la révolution on se soit laissé tromper dans l'installation des représentans de la souveraine puissance du peuple, cette faute peut-être excusable jusqu'à un certain point; mais quand on a tant de fois été averti, éclairé sur son mauvais choix, il faut être son propre ennemi, pour ne pas prévenir les regrèts et les remords qu'une erreur involontaire, ou que le premier mouvement d'une confiance inconsidérée ont fait naître.

Pourquoi donc le peuple retombera-t-il chaque jour dans une illusion qui lui est si funeste? Ignore-t-il, que c'est du choix de ces députés que dépend son salut ou sa perte. Non sans doute, la nation veut le bien elle le désire de bonne foi, mais elle se laisse égarer sur les moyens d'y parvenir, parce qu'elle ne prête

les oreilles qu'aux intriguans, qui se coalisent pour l'aveugler, et qui, comme de nouveaux Protées *prennent toutes les formes, toutes les figures, pour se succéder et se remplacer.*

O mes compatriotes! il est tems que vous ouvriez les yeux, que vos peines présentes, soient une école pour vous, qu'enfin, vous ne vous laissiez plus séduire par des déhors trompeurs, et les cris des enthousiates et des proneurs qui sont si richement intéressés à vous abuser.

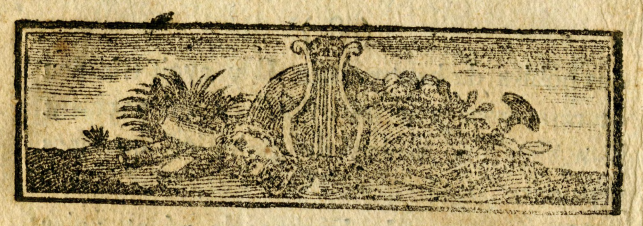
C'est dans cette espérance que je reprends la plume, et qu'après vous avoir démontré les inconséquences de vos spéculations, vous sentirez et conviendrez que Pierre Manuel *n'a suivi que des sentiers nouveaux pour vous tromper; les manèges des ci-devant nobles, des prêtres, des puissantes corporations de l'ancien régime, commençoient à s'épuiser, quoiqu'ils se renouvellent sans cesse sous d'autres faces, mais vous connoissiez ces acteurs, à qui si souvent vous aviez arraché les masques, il falloit donc à* Manuel *faire jouer d'autres ressorts, imaginer des nouveaux moyens, C'est ce quil a fait si promptement et si heureusement.*

Au mépris des loix, de la morale, de l'honneur personnel pour sa fortune, pour votre ruine, pour la dépravation générale des mœurs; et enfin, le triomphe du vice et le scandale de la société.



P. MANUEL.

Je ne Suis point né délicat,
J'ai l'Ame Sordide et Commune,
J'ai Pillé les Autels et j'ai trahi l'Etat,
Pour accélérer ma Fortune,



VIE SECRETTE
DE
PIERRE MANUEL,

Ci-devant Procureur-Syndic de la Commune de Paris, et député à la Convention nationale.

Crimine ab uno,
disce omnes. VIRG.

POUR parvenir au sommet de la fortune, il n'y avoit, dans l'ancien régime, que deux moyens; il suffisoit d'être protégé des ci-devant grands seigneurs, d'être l'ami de leurs maîtresses favorites, ou l'intendant de leur maison. Ceux qui aimoient un peu le travail avoient encore une autre route à suivre, pourvu qu'ils fussent recommandés à un ministre ou à un évêque, ils se procuroient, avec un peu d'astuce et d'hypocrisie, une opulence qui, trop souvent, a surpassé celle des princes et

des nobles de haut parage. Il y avoit très-peu de ressource pour les militaires qui payoient bien cher une ombre de gloire et quelques pensions.

Nous avons vu des hommes de néant, voler rapidemment aux honneurs et à la fortune par la carrière des finances et l'état ecclésiastique. Quelques-uns enfin se sont enrichis dans des offices, des charges de judicature, sans avoir d'autre talent que celui de tromper et de ruiner avec adresse la veuve et l'orphelin. Les hommes de vrai mérite, les savans et les artistes ont végété par-tout et dans tous les siécles. Je ne crois point que jamais ils deviennent les favoris de la fortune, qu'ordinairement ils dédaignent et sacrifient pour un peu de fumée.

Manuel dont j'écris la vie, a pris un sentier inconnu pour s'arracher à la misère qui le poignardoit, après avoir long-tems flotté dans l'irrésolution et ne sachant à quel état il se fixeroit, la révolution prédite par les philosophes et amenée par l'arrogante opulence des fortunes, propriétaire des capitalistes millionnaires, par le luxe insultant, le libertinage scandaleux du clergé, l'indigence extrême et le désespoir du peuple affamé, cette subite et surprenante

surprenante révolution fit réfléchir mon héros qu'après s'être fermé toutes les portes qui conduisent à l'aisance et à la tranquillité, il pouvoit réparer ses torts et les inconséquences de sa jeunesse, et s'ouvrir une nouvelle route aux considérations et aux richesses..

Commençons d'abord, pour le faire bien connoître, à parler de son origine.

Pierre-Manuel est fils d'un marchand de petites merceries, de grosses draperies, à Montargis, ville capitale du Gatinois. Son père qui vit encore, sans avoir de riches facultés, s'est montré jaloux de donner de l'éducation à tous ses enfans, c'est-à-dire, à ses deux filles comme à son fils.

Montargis est une ville du quatrième ordre. Elle est aussi plus peuplée que *Sens*, ville métropolitaine dans le diocèse, de qui elle se trouve enclavée. Les ci-devant religieux Bernabites y tenoient le collège; ils y professoient les humanités, la rhétorique et la philosophie avec autant de succès que des moines illétrés et superstitieux l'ont fait par-tout et le pouvoient faire. Les études qu'on y faisoit, ressembloient à toutes les études de province, où les jeunes gens ne reçoivent que des idées de la basse latinité sans jamais connoître les

graces et le goût des auteurs élégans du siècle d'*Auguste*, avantage précieux et uniquement réservé aux élèves de l'université de Paris dont les instituteurs, malgré leur pédantisme ridicule, sont familiers avec les finesses et les inversions les plus difficiles des *Tacite*, des *Tite-Live*, des *Cicéron*, des *Horaces* et des *Virgile*, ainsi que des orateurs et des poëtes les plus renommés de l'ancienne Grèce. Mais enfin dans les collèges de province, la jeunesse s'y débarbouille, s'y décrasse, et puisqu'il est constamment reconnu que les hommes en apprennent plus d'eux-mêmes, et par leurs réflexions, que par les leçons des maîtres, quand ils ont été ébauchés dans leur enfance et qu'ils ont reçu de la nature d'heureuses dispositions et l'amour des lettres. *Manuel*, au sortir des écoles latines des Bernabites, alla s'enfermer, selon le vœu de ses parens, au séminaire de *Sens*, dans l'intention d'y prendre les ordres sacrés. Son père, dans le cours des humanités de son fils, lui avoit fait administrer la tonsure, et il portoit le surplis à la Madelaine, sa paroisse.

Le jeune *Manuel*, comme tous les clercs à jaquette noir, étoit un petit damoiseau qui s'occupoit plus dans son effervescente adoles-

cence à galantiser les belles, qu'à répéter le catéchisme aux enfans. Avec une soutane, une tête bien poudrée, de la minauderie, de la vivacité, de l'étourderie et des chansons, on égare, on séduit aisément de jeunes tendrons sans expérience, qui n'ont pas encore quitté les aîles de leurs parens: leur conquête est bientôt faite, quand on leur adresse des billets galans et qu'on leur procure la lecture de ces romans, de ces poésies passionnées qui empoisonnent le cœur en exaltant la tête, qui allument les désirs, brûlent les sens et font perdre la raison.

Manuel né avec un tempéremment vigoureux, un génie caractérisé, de la figure, de la taille et les agrémens de l'esprit, employa tous les pièges de l'art d'aimer. Instruit à l'école d'*Ovide* et de *Racine*, il étoit chéri, recherché et accueilli des demoiselles du voisinage. Les mères aimoient à l'entendre, elles le regardoient, le convoitoient même comme un docteur. Sa doctrine en effet aimable et facile, les abusoit au point qu'elles l'attiroient chez elles auprès de leurs filles dont il se rendoit ouvertement l'amant assidu sous le nom de précepteur, et il enseignoit aux unes et aux autres une morale naturelle qui plaisoit

universellement. Dans une petite ville de province, on usurpe aisément la réputation de garçon d'esprit et de talent. Quelques cailletes, des rustres, des ignorans qui baillent et n'entendent rien, sont prêts à rire, à admirer, par la seule raison qu'ils ne peuvent babiller comme un perroquet, et que votre jargon est au-dessus de leur conception.

Manuel avoit réellement de la gentillesse et de l'imagination, il parloit bien, il étoit porteur d'un minois mâle et intéressant. Il plût généralement aux femmes qui l'écoutoient sans réfléchir aux conséquences de leur aveugle complaisance.

Mon galant tonsuré tira parti de tout ; il mit à profit sa figure, son habit, et la sotte confiance de ceux et de celles qu'il enchantoit.

Plus d'une fille nubile renonça à son établissement, dans le désir et l'espérance d'en faire son mari. Il passoit son tems à amuser les belles et leur faisoit des promesses et des sermens de les aimer éternellement. Ses procédés étoient modelés sur la conduite ordinaire des jeunes gens qui, dans leurs premières passions, sont de bonne foi et sont, comme les papillons, inconstans sans s'en appercevoir, et finissent par être parjures et libertins de profession.

La fille unique d'un bourgeois aisé de *Montargis*, (1) eût lieu de se repentir de l'avoir trop écouté. Elle devint féconde de ses œuvres, et manqua, par cette chûte, un riche mariage avec un négociant d'Orléans.

Je ne parlerai point de plusieurs autres avantures qu'il a eues avec une foule de grisettes, dans Montargis et dans les différens endroits où il a séjourné. Je ne révélerai point ses habitudes et ses liaisons avec des filles, des femmes de joie quand il a quitté sa province où il avoit perdu sa réputation, où il n'avoit plus rien à faire; mais ce qui est intéressant à savoir, c'est la manière dont il se conduisit en quittant sa famille et *Montargis*, pour étudier la théologie dans le séminaire de Sens, sous l'inspection d'un nommé *Moutault*, ci-devant lazariste, qui étoit revêtu de la confiance et de l'estime de ce prélat glorieux et imbécille, le cardinal

---

(1) La charité m'ordonne de taire le nom de cette demoiselle et de la diffamer. Elle a trop cruellement expié sa faute par la dureté, les reproches de ses parens, ses remords, ses larmes et son humiliation. La conduite irréprochable et isolée qu'elle mène, détermineroit *Manuel* à la consoler en lui donnant la main, s'il étoit juste et susceptible de repentir.

de *Luynes*, prédécesseur de ce fourbe et ambitieux *Loménie* de *Brienne*, le premier moteur de nos désastres, et de la révolution qu'il a provoquée sans le savoir.

Manuel claquemuré dans le séminaire ressentit bientôt tous les dégouts qu'inspire naturellement une étude si révoltante, une science si contestée et si peu conforme aux lumières de la raison et aux vérités éternelles de la nature. Le jargon des tartuffes et des imposteurs a achevé le reste. Ce jeune homme qui avoit consacré tout son temps de loisir a lire les écrivains philosophes, les poëtes penseurs ne pouvoient se plaire aux leçons surnaturelles, aux argumens insensés d'ignorants casuistes qui vouloient lui expliquer et lui persuader des choses qu'ils n'entendoient pas et qu'ils ne croyoient pas eux-mêmes *Manuel* affecta une conviction, une confiance que dans la vérité il ne pouvoit avoir, mais il se déguisa si bien et déraisonna avec tant de graces et d'assurance qu'il en imposa même aux hypocrites dont il étoit entouré et surveillé, il fut en peu de temps l'aigle du séminaire. Il parloit passablement latin, personne ne le comprenoit, il rioit en lui-même de ne se point comprendre; n'importe, il parloit et il se voyoit applaudi. De

l'admiration a l'estime il n'y a qu'un pas, il fut donc estimé et aimé. A son tour, il présidoit aux conférences d'usage, il étoit par ticulièrement chargés des exortations, des oraisons mystiques et des prônes ou prédications, qu'on exige des candidats théologiens, il avoit de la mémoire, il possédoit les agrémens de la langue et par ce moyen, ils s'acquittoit à merveille de sa mission. Plus orateur que prédicant on ne savoit distinguer en lui que le dernier talent, c'étoit le point capital. Sans quelques livres d'une morale plus sensée et plus commode, reconnus pour être les ouvrages de quelques plumes célèbres que les supérieurs n'avoient jamais lus et qu'ils réprouvoient sur oui-dire comme opposés à leurs principes obscurs, à leurs argumens inintelligibles *Manuel* n'auroit point éprouvé au séminaire certains désagrémens ordinaires dans ces sortes de maisons où il n'est pas permis au bon sens de se montrer et d'élever la voix. Tout homme éclairé sait parfaitement que la théologie est l'éteignoir et l'écueil de la raison; cette fausse science ressemble à celles des médecins et jurisconsultes. Elle consiste en l'application des mots barbares malicieusement imaginés pour aveugler et tromper les hommes assez fous, assez confians pour leur attacher quelqu'importance.

Les sots ne font pas attention que la vérité est une, qu'elle n'a pas besoin d'avoir recours aux ressources des expressions gigantesques et amphilogiques, que son langage est clair, et simple, qu'elle est toujours suivie de l'évidence qui lui sert de preuve.

Manuel digéra, dévora des mortifications, les caffards ne pardonnent rien, mais il s'excuse de son mieux, parut convenir de ses griefs. On affecta de lui pardonner ses écarts, son imprudence, il feignit de son côté de croire qu'on avoit tout oublié; il fit plus, il sacrifia ses livres. Tout fut donc réparé jusqu'à un certain point, car il ne recouvra point la confiance des lazaristes. Il réussit pourtant à se maintenir dans leur séminaire, d'où il auroit été exemplairement et irrévocablement chassé pour s'être procuré de bons livres, s'il avoit osé être vrai et ferme dans les principes raisonnables qu'il y avoit puisés. Il savoit intérieurement à quoi s'en tenir, il connoissoit a fond les gens à qui il avoit affaire, cela lui suffit pour se contenir. Il en fut quitte pour gémir secrèttement, pour souffrir le reste de l'année Scholastique! il se promettoit bien en lui-même de ne pas rentrer dans cette communauté qu'il maudissoit, pour achever son séminaire dont l'exi-

gence

gence est de deux ans d'étude, de souffrance; d'ennuis et de captivité. Il partit en vacance, retourna chez son père a Montargis, et dissimula religieusement ses peines et ses intentions.

Il faut avouer ici que *Manuel* s'est comporté avec autant de prudence que de finesse, il sçut se concilier l'estime des gens qu'il méprisoit et qu'il avoit en horreur. Quand on écrit la vie d'un personnage, le premier mérite de l'historien est d'être juste.

Manuel ne pouvoit sentir ces hypocrites, et il est impossible de lui faire un crime de son aversion. Quel homme en effet, avec de la droiture et de la franchise, peut aimer des fanatiques, imposteurs par état et par goût? Si *Manuel* aima mieux les imiter en se contrefaisant, c'est une preuve de son courage et de sa sagesse; il n'y avoit que ce moyen pour abuser ces tartuffes qui abusoient et abusent encore les sots. Il ne vouloit pas retourner dans la maison paternelle sans des attestations de piété, de capacité; il n'auroit obtenu ni l'un ni l'autre, s'il eut été moins dissimulé, s'il se fut refusé à l'aveu des torts qu'il n'avoit pas; alors il auroit encouru la haine de ses

parens et de ses compatriotes. Voilà comme il faut que les jeunes gens se comportent dans les séminaires quand ils veulent par la suite manger le pain de l'église. La révolution française n'a rien changé à cette maxime ; il faut tromper les hommes pour être à l'abri de leurs persécutions. C'est une fatalité nécessaire à laquelle il n'y a point de remède. *Manuel* en ce cas a donné une leçon très-utile aux jeunes gens qui veulent vivre dans l'ignorance, dans l'oisiveté, dans l'aisance, à l'ombre d'un clocher. Il a été plus rusé que les renards bigots qui l'obsédoient ; il les a trompés sans qu'ils s'en doutassent ; il a paru converti par leurs leçons, il a dit comme eux, et il a bien fait ; tant d'autres se sont perdus et se perdront pour n'agir pas de même.

Manuel rentré chez son père, fut fidèle à lui-même ; il oublia le séminaire et les gaudés qu'il y avoit appris, sans oublier les masques et le caractère des hommes affreux qu'il y avoit connus.

Après avoir fait prendre le change aux cagots du séminaire ; après les avoir embrassés, en les donnant au diable du meilleur de son ame ; après avoir recueilli leurs attestations d'estime et

d'attachement ; après leur avoir promis de revenir à la S. Martin (époque du retour au séminaire,) quoiqu'il se juroit bien de n'en rien faire ; il falloit à *Manuel* de nouvelles batteries, de nouveaux stratagêmes pour arriver à ses fins. Son plan étoit bien combiné, il n'y manquoit plus que de le mettre à exécution, et c'étoit le plus difficile ; il falloit de l'adresse, de la dextérité, de la souplesse et de la fermeté ; ce qui n'étoit pas aisé à concilier : il falloit en un mot tromper les parens, qui étoient si contens, si joyeux de voir leur fils, après la seconde année de séminaire, bien muni d'un bénéfice qui les déchargeât de son entretien dispendieux, qui fût la consolation, l'appui de leur vieillesse, et leur facilitât l'établissement de leurs deux demoiselles, dont ils savoient bien que les charmes et la beauté ne pouvoient captiver des partis riches et désintéressés. Cette spéculation est digne d'un bon père, elle fut celle du père *Manuel*. Si elle se trouve sans succès, il n'en est pas moins estimable ; c'est ainsi que tout père sensible calcule ; que d'enfans ingrats répondent mal aux vues tendres et bienfaisantes de leurs parens ! *Manuel* peut figurer dans ce nombre ; les peines multipliées, les chagrins amers qu'il a continuellement don-

nés aux siens en sont une preuve frappante. Dès son berceau il leur a fait verser des larmes, et dans leur douleur ils ont quelquefois pronostiqué que leur enfant seroit un jour un très-mauvais sujet. On verra par la suite de sa vie que ces bonnes gens, éclairés et réveillés par des afflictions profondes ne se sont point trompés. Malheur aux enfans dont les pères justes et exempts de toute prédilection, de toute partialité, tirent un horoscope funeste! il est bien rare que l'évènement ne confirme pas leur prédiction.

Si *Manuel* a des talens et quelqu'érudition, il n'a pas reçu les qualités du cœur; c'est un homme, pour me servir de l'expression de *Linguet*, *qui a l'estomac bon et le cœur mauvais*. *Manuel* a l'ame vile et intéressée. Je n'accuse point son irreligion; il n'est pas donné à tous les hommes de croire ce qu'ils ne conçoivent pas; mais sans les vertus morales on est un être dangereux et méprisable.

Le père *Manuel* connoissoit bien le caractère altier et froid de son fils, mais comme la tendresse paternelle ramène toujours les hommes à l'amour de leur sang, il se faisoit illusion, et croyoit de bonne foi s'être trompé

sur son fils, parce qu'il le désiroit sincèrement. Telle est la foiblesse de la paternité, elle est excusable ; qui en effet aimera-t-on si l'on n'aime pas les siens? pour qui sera-t-on porté à une indulgence aveugle et facile, à des retours affectueux, sur-tout quand on s'imagine appercevoir une récipiscence décidée dans ses enfans ; quand on a les oreilles frappées de leurs éloges, qui font palpiter d'aise et de joie tous les pères; des louanges données à son fils, un père partage la moitié sans paroître être ému. Celui-ci étourdi des complimens qu'on lui faisoit du sien, échauffé par les récits exagérés qu'on lui répétoit de ses talens, et par les applaudissemens réunis de ses maîtres, n'eût pas de peine à se persuader qu'il en étoit quelque chose, et qu'enfin il s'étoit trompé. Il se reprochoit quelquefois son injuste préoccupation; son fils à ses yeux n'avoit plus de torts, ses fautes n'étoient réputées que des inconséquences naturelles et permises à la jeunesse, une dette contractée par l'humanité, et quand il réfléchissoit sur lui-même il se disoit : *J'en ai fait bien d'autres quand j'étois jeune*. D'après ce raisonnement il se répentoit d'être si rigide, et les défauts de son fils lui paroissoient des gentillesses et ses vices des perfections.

Ah! que ce père fut cruellement détrompé par la suite. *Manuel* revenu du séminaire ne pensa dans ses vacances qu'à se dédommager de la contrainte , de la gêne qu'il avoit ressenties sous les yeux des lazaristes, qu'il regardoit comme des *argus* odieux, des imposteurs sombres qui se mentoient a eux-mêmes pour en imposer aux autres ; il les jugeoit pour des coquins ennemis de leur existence et de celle de leur prochain; il n'avoit pas tous les torts de les apprécier ainsi, car enfin, tout homme qui a fait vœu et profession de se travestir éternellement n'est au fond qu'un monstre pernicieux avec qui le vrai n'est pas vrai, la franchise n'est qu'une imperfection grave. On peut dire aussi que ces sortes de gens sont des dupes, parce qu'ils se soumettent à des privations perpétuelles qui les empêchent de vivre et de jouir des plaisirs de l'ame et de la raison.

Manuel en se masquant n'avoit été qu'un comédien qui jouoit un rôle; la nécessité l'y avoit contraint; mais il avoit souffert, et ses souffrances peuvent servir à l'excuser et même à le plaindre. S'il n'avoit jamais commis d'autres griefs, loin de l'inculper je serois disposé à le louer. Qu'il est dur en effet, de trahir sans

cesse ses affections, et de se faire une habitude, une loi, de ne paroître jamais ce que l'on est! Les lazaristes comme tous les ci-devant moines et prêtres étoient faux par principes, il n'en étoit pas de même de *Manuel*, qui se seroit dans le temps montré audacieusement tel qu'il étoit, s'il n'avoit pas eu tant de choses a considérer et tant de gens à ménager. Sa conduite postérieure justifie mon assertion.

Manuel entouré chez son père de toutes les prédilections ne lisoit sur les figures, que des attentions, des déférences qui le mettoient a son aise. Déjà il recommençoit à vivre et avoit renoué avec ses amis et ses anciennes maitresses. Il en avoit trouvé de nouvelles très-disposées a l'écouter, Il comptoit les jours de sa liberté comme il avoit compté ceux de son esclavage. Mais le tems est un oiseau qui vole si rapidement dans les moments de joie, il est si lourd dans les instants de souffrances que les plaisirs ne sont que des minutes et les peines des siècles. Et comme a si bien dit Saurin: *Ah! que le tems est long à la douleur qui veille!*

Les vacances alloient finir. Déjà les parents déchiroient le cœur de *Manuel* en lui

parlant de retourner au séminaire. Déjà on lui faisoit avec complaisance l'énumération des paquets des provisions, des petites douceurs qu'on lui préparoit. Il restoit muet et embarassé. Il affectoit pourtant une sérénité qu'il n'avoit point. Il méditoit un expédient pour se dispenser de revoir ses tartuffes et les livres de théologie. A la fin de sa première année il auroit selon la coutume été promu au sous-diaconat, mais il avoit demandé a être retardé pour s'en rendre plus digne. Cette délicatesse apparente avoit plu. Tous ses condisciples avoient sollicité ce premier lien, plusieurs l'avoient obtenu, et peu en avoient été écartés. On fit entendre à l'abbé *Manuel* que cette remise volontaire ne lui seroit d'ailleurs nullement préjudiciable, parce que l'année prochaine il recevroit les trois ordres par trimestre, pourvu qu'il repassât ses traités pendant les vacances. *Manuel* se promettoit bien qu'il n'en feroit rien, qu'au contraire, il ne reparoîtroit jamais; aussi une fois sorti, la première chose qu'il oublia ce fut ses cahiers de théologie. Il avoit la volonté de fouler à ses pieds la soutane, mais il auroit heurté, mécontenté tout le monde, c'est ce dont il se garda. Quand on n'est porteur que d'une soutanelle et qu'on n'est point lié

lié on peut mener une vie libre et galante surtout quand on le fait avec précaution, et qu'on est éloigné de la surveillance des noirs corbeaux qui sont à portée de vous décrier et de vous desservir. Un abbé poupin et familier avec le patelinage et le jargon des ruelles fait plus de chemin en amour que les favoris de mars avec leur casque et leur armure. *Manuel* le savoit par expérience. C'est par cette épreuve qu'il conserva le petit collet en attendant une occasion favorable pour le quitter sans perdre subitement les bonnes graces de son père. Le pas le plus difficile étoit de la faire naître; le jour fixé pour le retour au séminaire approchoit, il ne falloit pas attendre au dernier moment et imiter les enfants qui pleurent quand il est question d'aller à l'écolle.

Manuel ne trouva point d'autre stratagême plus sûr que celui de se dire malade, de ne point se lever le matin, de ne point manger, de s'abstenir de la promenade, de cesser tout-à-coup ses sorties et ses visites. En l'absence de sa famille il dévoroit les commestibles qu'il trouvoit dans le buffet. O la bonne maladie qu'un appétit commode! Ce jeune rusé n'étoit rien moins qu'un malade imaginaire; il mangeoit et buvoit d'autant, et restoit allité les

trois quarts du jour, occupé à lire les livres qui flattoient son goût; ses parens étoient désolés, et comme ils ne se doutoient de rien, ils ne voyoient rien, et croyoient de bonne foi que leur fils étudioit toujours sa théologie, et méditoit des livres de piété. Grand Dieu, quelle illusion! ils le croyoient; ils étoient aux petits soins, et trembloient que leur converti, qu'ils regardoient comme un saint, ne vînt à mourir au moment de recevoir la dignité sacerdotale. *Manuel* fourbe à présent se comporta aussi finement devant sa famille, qu'il s'étoit comporté avec ses pénaillons. Pour mieux éconduire son monde, il ne parloit que du séminaire, il témoignoit un brûlant désir d'y retourner, tout en se plaignant, se disant malade, quoique ne se laissant point manquer de bouillons exquis, et d'excellente nourriture; il tourmentoit son père, sa mère et ses sœurs, qui souvent le croyoient dans le transport, parce qu'il étoit échauffé des vapeurs du vin de Mâcon, qu'il savoit se procurer la nuit; il n'alloit point à la garde-robe, il se faisoit hypocritement conduire aux latrines, où son estomac se débarassoit aisément des alimens qu'il avoit pris secrettement. Toute la maison, les amis même de ses parens et les siens ne com-

prenoient rien à sa maladie; les chirurgiens et médecins n'y étoient pas plus experts; lui seul, *Manuel*, lui seul connoissoit parfaitement sa situation et gardoit très-scrupuleusement son secret; la Saint-Martin arriva, *Manuel* vouloit ou affectoit de vouloir reprendre le chemin du séminaire, son père ne voulut point, et le fils, très-obéissant, ne s'avisa point de le contredire. Ce que c'est que l'adresse et la ruse! on mène les gens par le nez sans qu'ils le soupçonnent, on leur fait faire ses propres volontés et on reste leur ami.

Dès ce moment il ne fut plus question de théologie, de séminaire. *Manuel* gagna du tems; Noël approchoit, sa mère fut obligée de faire un voyage à *Paris*, où elle tomba malade elle-même, et d'où elle ne revînt à *Montargis* que pour y mourir peu de tems après. Cette mort changea la face des choses, elle acheva ce que *Manuel* avoit commencé; il partit à son tour pour Paris, avec l'agrément de son père, sous prétexte d'y terminer quelques affaires que son père n'étoit pas en état de conclure. Il l'avouoit hautement, et plein de confiance en son fils il lui donna sa procuration.

Celui-ci regla tout, reçut quelques sommes

d'argent, et au lieu de les faire passer à son père, ou de les lui porter lui-même; il resta muet et tranquille. Ce fut dans ces circonstances qu'il abdiqua son costume ecclésiastique, pour se livrer plus librement à ses plaisirs; l'argent fut bientôt mangé. Les parens étoient irrités; ils reconnurent encore une fois qu'on les avoit trompés; mais que dire, que faire ? ils étoient embarrassés. *Manuel* sans argent, sans ressource, après avoir fait quelques emprunts, se détermina à reprendre la robe qu'il avoit quittée, et entra au séminaire Saint-Louis, rue d'Enfer, où pour son mérite bientôt connu il fut choisi pour maître de conférence; de cette maison il écrivit et fit écrire à son père, qu'il eut beaucoup de peine à calmer. Quelques mois se passèrent, et la colère paternelle fut à-peu-près appaisée. Au séminaire on se louoit de l'abbé *Manuel*, mais il se lassa de ce genre de vie; il y commit des écarts. Son plus grand grief fut de parler et de contredire ouvertement les idées reçues dans ces sortes de maisons. Il montra des sentimens libres il persiffla les cahiers, les théologiens, les casuistes, afficha une incrédulité raisonnée, et tourna en ridicule les opinions doctorales et les docteurs; il fut semoncé de

la belle manière, il parût opiniâtre, et sentant qu'il n'avoit rien à ménager, parce qu'il ne vouloit plus entendre parler de prêtrise, il fut contraint de se retirer. C'étoit une sottise de sa part, puisqu'il vouloit sortir du séminaire sans affront; il étoit inutile qu'il se brouillât avec ces hommes sacrés, dont la haine étoit si vindicative. Il pouvoit se dispenser d'étaler un athéisme qui ne conduisoit à rien, et qui le faisoit décrier.

Voilà donc *Manuel* dans le monde; mais n'ayant point de ressources, point de places, il retourna à Montargis, non chez son père, qui l'auroit mal accueilli, mais chez une de ses sœurs, qui venoit d'épouser un nommé *Desnoyers*, maître de billard et tabagiste. Il y vivoit, il n'avoit d'autre occupation que celle de lire, d'écrire et de se promener. Son beau-frère s'ennuya de lui; *Manuel* prit encore son parti; il revînt à Paris, et entra aux doctrinaires, où il resta peu de mois; il en sortit pour remplir un petit emploi dans la librairie; enfin la révolution arriva, et par ses intrigues, par ses connoissances, il fut proclamé secrétaire de la librairie et imprimerie de France, et nommé adjoint de ce frippon de *Bailly*, alors

maire de Paris, homme dont l'incivisme est aujourd'hui clairement reconnu, homme intéressé, intrigant, et bas, membre des premières académies de France, on ne sait pourquoi, tant il est vrai que les honneurs littéraires sont rarement le partage du vrai mérite.

Manuel se comporta merveilleusement dans cette place qui étoit de son goût et qui convenoit à ses talens. Il eût, pour les gens de lettres, tous les égards, parce qu'il étoit lui-même un écrivain. Il a souvent eu occasion de nuire à des imprimeurs, à des auteurs, il n'en a rien fait. Loin de suivre les traces des censeurs, il ne gêna point les opinions des auteurs qui ont fait librement imprimer des ouvrages de morale et de politique qui, sous la tyrannie des ministres, des parlemens et d'un lieutenant de police, leur auroient causé les plus grandes disgraces. *Manuel* écrivoit lui-même avec franchise ce qu'il pensoit, et il sentoit qu'il étoit ridicule et injuste de contraindre la pensée et d'imposer silence au cri de la vérité. C'est en effet éterniser les préjugés, c'est propager l'ignorance et empêcher que les fanatiques, les imposteurs, les ambitieux et les fripons ne soient démasqués; c'est entre-

tenir l'erreur, c'est éteindre le flambeau de la philosophie, c'est faire triompher les sots, les méchans; c'est écraser les hommes sous un joug d'airain. c'est tromper ses contemporains et mentir à la postérité.

Manuel étoit pénétré de ces réflexions; il entra parfaitement dans les principes des républicains qui osent dire et écrire comme ils pensent. On peut le louer d'avoir, au mépris des clameurs des fourbes, combattu pour la liberté de la presse, liberté seule qui a répandu les lumières et éclairé la nation entière qui a foulé les préjugés de nos pères superstitieux et aveugles. Il n'y a en effet que des gens intéressés à dominer, qui exigent qu'on dorme dans l'ignorance pour gouverner la terre; il n'y a que des scélérats et des tyrans, qui soient jaloux d'asservir leurs semblables et de les conduire à leur volonté comme des bêtes de somme. Delà est venu l'esclavage, delà le despotisme cruel des rois qui ont souvent été flattés par les poétes qui ne les aimoient point parce qu'ils les connoissoient et que le génie est né libre et indépendant. Tout homme instruit a un sentiment à lui et ne voit, ne juge que par ses yeux. Il n'est point dupe des rôles

que jouent les fourbes, il ne cherche, il n'aime que la vérité; les grimaces et les apparences ne lui en imposent jamais. *Manuel* s'est fait aimer dans le secrétariat de la librairie; on n'a jamais entendu dire qu'il ait causé des mortifications à un patriote et même à un anti-patriote, pour avoir écrit. Il a su distinguer dans les écrivains le privilège acquis de transmettre au papier leurs opinions; il savoit que les écrits erronés n'abusent que les sots, n'ont qu'un tems, et qu'il n'y a que les ouvrages de la raison qui restent. Une conduite si rare et si louable, lui a fait beaucoup d'amis et de partisans en dépit de *Bailly* qui lui a cherché mille tracasseries dont il a triomphé. *Bailly* revêtu de ses titres académiques, étoit bien loin de lui; il avoit la douleur de sentir la supériorité de son adjoint, et la jalousie le poignardoit. L'estime universelle éleva *Manuel* à la place de procureur-syndic de la commune, lors du changement des officiers-municipaux. Voyons présentement comment il se conduisit dans ce poste important.

CONDUITE
DE MANUEL,

Procureur-syndic de la commune de Paris.

PARVENU à cette place honorifique ; *Manuel* conserva d'abord la considération qu'il avoit méritée. Ses réquisitoires, ses conclusions étoient purement patriotiques.

La capitale applaudissoit à sa conduite. Les seuls ennemis de la révolution le détestoient et le craignoient. Il avoit pris le contre-pied de la conduite de ses prédécesseurs, dont les sentimens équivoques n'avoient pas toujours été ceux d'un homme qui sent le prix de la liberté, qui aime le peuple et rejette le joug des ci-devant grands.

Mitouflet qui avoit ménagé la faveur de *la Fayette* et de *Bailly*, s'étoit en toutes les occasions déclaré l'ennemi des écrivains, avoit

été obligé de se retirer après avoir songé à sa fortune. Il voyoit que ses principes, son ambition et sur-tout ses relations clandestines avoient percé. Le seul expédient qu'il lui restoit étoit de rentrer dans l'obscurité, de se cacher aux yeux des surveillans et de jouir paisiblement du fruit du ses dilapidations souterraines. En cela il fit comme tant d'autres, et ne se montra plus.

Manuel visoit bien au même but, mais avec un génie plus élevé, une érudition plus vaste; il suivit une route absolument différente. Il se comporta en véritable philosophe, il se montra le protecteur des libraires, des imprimeurs, les laissa donner le jour à tous les écrits, les pamphlets qu'ils se procuroient. Les colporteurs crioient dans tous les quartiers de Paris des ouvrages folliculaires pleins de mensonges, d'audace, d'impudence et d'obscénités. Il ne les rechercha point, ne les poursuivit point. On écrivit contre lui-même, il fut le premier a acheter les satyres qui le noircissoient et ne fit qu'en rire. Grande et sage modération dans un magistrat qui avoit la verge à la main pour faire cesser cette circulation, punir les auteurs, imprimeurs et distributeurs. *Manuel* n'est pas.

un homme méchant ni vindicatif. Il est philosophe, et ne s'est jamais mêlé de misérables tracasseries. Il a vu les choses en grand, et ne s'est point arrêté à des minuties puériles, à des sarcasmes éphémères. Pour avoir trop souvent fermé les yeux sur l'abus du commerce typographique, il éprouva des disgraces, il s'en moqua et ne changea point de principes. Il fit plus, il s'appropria les lettres célèbres de *Mirabeau*, homme qui a joué tous les partis, qui a successivement servi et trahi le peuple, qui a abbaisé les grands, détruit le despotisme en faisant sa cour au monarque et à sa coupable moitié, qu'il alloit voir à *Marly*, à *Trianon*, à *saint-Cloud*, et dont il a reçu des sommes prodigieuses pour faire émettre certains décrets qu'elle désiroit. On sait que *Mirabeau* menoit l'assemblée constituante et qu'il lui faisoit faire ce qu'il vouloit malgré les éternelles oppositions en réclamations de l'éloquent abbé *Maury*. C'est par cette influence que *Mirabeau* servoit tour a tour la nation, de laquelle il se faisoit bien payer, et la noblesse, qu'il mettoit à contribution. Voilà comme ce génie vigoureux et intéressé a accumulé en si peu de temps une fortune immense dont il n'a pas joui. Sa mort précipitée a donné lieu à mille soupçons. Mais

soupçon et vérité sont deux. On ne peut donc rien prononcer de certain sur la cause de son décès. On peut seulement assurer qu'il a étonné, chagriné tout le monde et l'assemblée constituante elle-même qui respectoit ses décisions, dont il étoit l'oracle et le flambeau. On peut encore ajouter que *Mirabeau* aimoit ses plaisirs, que la libraire *Lejay* étoit ouvertement sa sultane favorite, du vivant même de son mari. Mais il n'y a aucune certitude qu'il ait été empoisonné.

Manuel dont l'esprit étoit de la même trempe, dont les opinions religieuses étoient conformes aux siennes, *Manuel* son ami, son compatriote très-voisin (puisque *Mirabeau* naquit a *Égréville*, bourgade distante de quatre à cinq lieues de *Montargis*), se procura son porte-feuille; il y trouva les fameuses lettres qu'il débrouilla et les fit imprimer chez *Garnery*, son hôte et son ami: ils s'arrangèrent pour le produit de cet ouvrage et gagnèrent beaucoup.

Cette édition une fois répandue, fit du bruit. On y remarqua les sentimens de *Mirabeau* et de son éditeur. Le département de Paris, qui n'aimoit pas la municipalité et encore moins

Pétion et *Manuel*, profita de cette occasion pour suspendre ces deux officiers de leurs fonctions municipales. *Pétion* fut interdit sur un prétexte, *Manuel* le fut pour la publication des lettres de *Mirabeau* ; il fut cité au tribunal du département, il y comparût, fut interrogé d'une manière astucieuse et malveillante; *Manuel*, aidé du conseil de *Talien*, répondit avec grace, avec fermeté. Protégé par l'estime des patriotes, un grand nombre de ceux-ci étoient présens à l'interrogatoire, et s'appercevant des intentions malignes du président, ce juge vendu au parti ministériel, aux députés royalistes, fut berné, confondu et interpellé à haute voix de se rendre plus clair, moins tortueux dans ses inductions défavorables, on l'obligea de parler plus haut; *Manuel* les refuta si victorieusement, que dans cette soirée j'ai vu l'instant que le juge et le greffier alloient être poignardés, malgré la garde nombreuse qui assistoit à cette audience. Ces satellites auroient également été massacrés par le peuple. Le président, effrayé du danger, se modéra, le calme revint, l'interrogatoire cessa; *Manuel*, avant de sortir, assisté de *Talien*, somma fièrement le tribunal d'accélérer son jugement, parce qu'il étoit un homme public, et que la

ville de Paris souffriroit de l'interruption trop longue de ces fonctions. C'étoit parler en maître; mais il avoit raison; mais il étoit appuyé du peuple, qui faisoit répéter aux échos des salles du palais, des *vivat*, des *bravo* perpétuels, et qui le reconduisit avec des acclamations de joie et d'admiration.

Le tribunal tourmenté par la cour, par le clergé, pour maintenir *Manuel* dans son interdiction, et le punir d'une manière rigoureuse, n'osa point accéder aux importunités; effrayé des menaces des jacobins, il ne savoit quel parti prendre. L'anniversaire de la fête patriotique, au Champ-de-Mars, approchoit; les départemens qui s'étoient rendus à Paris unissoient leurs vœux à ceux des parisiens, pour la réhabilitation de *Pétion* et de *Manuel*. Il y avoit à craindre un évènement funeste si ces deux personnages avoient été représentés par d'autres à la cérémonie nationale. L'assemblée législative n'eut aucun égard à la confirmation de l'interdiction de *Pétion* et de *Manuel*, que le monarque avoit prononcée. *Pétion*, et ensuite *Manuel*, furent renvoyés dans leurs fonctions; ils assistèrent, à la tête de leur corps, à la fédération civique, leurs

noms et leur triomphe furent portés jusqu'aux nues ; sur les chapeaux et les bonnets des fédérés on lisoit ces mots : *vive Pétion*, *vive Manuel*, et on les entendit universellement répéter. Le ci-devant roi, qui avoit eu la mortification d'avoir été improuvé par la législature, dans son jugement contre ces officiers, eut encore à digérer la douleur de les voir triompher le lendemain à leurs postes, et proclamer les bienfaiteurs de la patrie. Quelle rage intérieure dans l'ame de Louis XVI et d'Antoinette ! quel désespoir dans le cœur de sa famille et de ses partisans !

Jusqu'ici *Manuel* étoit glorieux et digne de sa gloire ; les dévots seuls crioient contre lui à l'impiété, à la profanation, à l'athéisme, pour ses réquisitoires contre l'obligation de tapisser les rues l'octave de la Fête-Dieu, pour la défense d'accompagner le Saint-Sacrement avec des armes, etc., pour la cessation des cérémonies funéraires, pour l'expulsion des musiciens, chantres et valets d'église, pour la tolérance des cultes ; mais il lui restoit pour amis les philosophes, les écrivains et les affiliés au club jacobite, dont il étoit membre alors, et dont il ne se fit chasser que pour avoir donné

dans les factions des *Rolands* et des *Brissotins*. On se fascinoit les yeux sur la spoliation des églises, pour l'enlèvement de l'argenterie, l'usage infidèle du métal des cloches, exportées de toutes les provinces; son inimitié contre les prêtres, leurs déclamations, leur haine n'empêchèrent point le procureur-syndic de la commune d'être élu député à la convention nationale. Vainement lui reprochoit-on d'avoir été l'instigateur, l'auteur même du massacre illégal des prisonniers et des prêtres anti-constitutionnels; *Manuel* étoit aimé, on le vouloit dans la troisième législature; il le désiroit aussi, et son vœu fut couronné.

CONDUITE

CONDUITE DE MANUEL,

DÉPUTÉ A LA CONVENTION NATIONALE.

IL est une vérité constante, c'est que dans toutes les places que *Manuel* a occupées, il ne s'est jamais trouvé au-dessous du caractère qu'il avoit à remplir. Plein de graces et d'érudition, il effaçoit ses collègues. Quand on veut faire le portrait d'un homme dont la conduite a fait du bruit, dont les actions ont intéressé la nation, il ne faut point se laisser prévenir par des préjugés ; c'est le défaut de la plus grande partie des historiens, de trop s'appesantir sur les foiblesses et les vices, ou de trop s'exalter sur les qualités et les talens de leur héros, de manière que par l'exagération et la malignité des écrivains, les lecteurs ne peuvent point juger sainement l'homme dont on leur

présente la vie; ils ne sont pas plus en état de connoître les évènemens, et sur-tout les causes des changemens qui arrivent dans l'administration politique. Dans toutes les opérations ministérielles comme dans les jugemens prononcés au barreau, il y a toujours un motif qui les a déterminés. Le devoir de l'historien est d'en instruire, ou son histoire n'est plus qu'un roman décharné, une gazette insidelle, qui n'a ni les graces, ni le coloris des fictions heureuses de la mythologie. Ce n'est plus qu'un conte ennuyeux, et le conteur n'est qu'un plat journaliste.

Manuel méritoit de passer à la législature présente; son civisme ardent et ses talens l'y appelloient : j'ai voté pour son élection, j'avois mille raisons senties de le préférer à tout autre; s'il n'a pas répondu à mon espérance, je n'ai point à me reprocher ma prédilection, il en étoit digne; lui seul a tous les torts, parce qu'il auroit pu mieux faire, et qu'il a cruellement trompé la confiance de tous ses concitoyens. *Manuel* législateur changea subitement de caractère sans changer d'opinion; il se laissa séduire par les amis du tyran couronné, et par la perverse autrichienne. On peut ajouter à cette vérité qu'il fut entraîné dans la cabale

anti-civique, par plusieurs de ses collègues qui balançoient son mérite et sa réputation. Un *Brissot*, un *Vergniaud*, un *Isnard*, et même un *Pétion*, l'idole des parisiens, lui ont tourné la tête, et la pluie d'or a corrompu son cœur. Si *Manuel* eut persévéré dans ses élans républicains, je l'aurois mis au-dessus de *Mirabeau*, dont l'ame empoisonnée par les vices, ressembloit à un égoût impur. *Mirabeau* étoit un des philosophes sceptiques de ce siècle, sa politique étoit profonde, il avoit un génie vaste, une érudition étonnante; humilié par les grands et les ministres, par les parlemens, il conservoit dans sa mémoire le souvenir des tortures et de la captivité qu'il avoit subies dans l'ancien régime; homme ruiné et irréligieux, il n'en vouloit qu'aux seigneurs, aux financiers, et sur-tout au clergé, dont les richesses scandaleuses et les mœurs dépravées faisoient un contraste frappant avec la doctrine qu'ils prêchoient, avec l'humilité, la charité, la pauvreté de J. C., et celle des apôtres de la primitive église; mais *Mirabeau* n'étant dans le fond qu'un homme sans caractère et sans principes, il ne tenoit à aucun parti, il tenoit à tous et n'avoit point de plan fixe; il aimoit l'argent, le plaisir et les femmes. Avec ces jouis-

sances, on lui a tout fait dire et tout faire.

Manuel étoit plus ferme dans ses opinions, il étoit lui, c'étoit un rocher qui n'étoit point ébranlé par les vents et les flots amoncelés; il étoit plus délicat dans ses passions; malheureusement il a cédé, comme *Mirabeau*, aux attraits de la fortune et de la paresse, avec la même philosophie, il a les mêmes goûts et les mêmes inclinations. Cet homme auroit pu rendre les plus grands services à la nation, s'il eut moins consulté son intérêt particulier. Les parisiens se félicitoient de l'avoir promu à la dignité de législateur, ils en attendoient tous les succès possibles. Il ne faut en effet qu'un génie transcendant pour entraîner les suffrages d'une législature entière. *Mirabeau* avoit mené l'assemblée nationale, *Manuel* auroit mené la convention s'il eut été un constant patriote; mais on ne sait par quelle impulsion secrette il abjura son patriotisme ardent en débutant à la convention nationale, comme ses motions ne respiroient point le patriotisme, elles furent mal accueillies, il se fâcha au point qu'il osa proposer de ne plus admettre les citoyens dans les tribunes. Cette impertinente, cette incivique proposition irrita les esprits; le peuple le

siffla; dès cet instant il perdit toute considération, et aux sentimens de l'estime qu'il avoit inspirés pour sa personne, succédèrent le mépris et l'indignation. De l'indignation à la haine il n'y a qu'un pas, et l'animosité redoubla quand on fut persuadé que *Manuel* avoit des correspondances avec Louis XVI, avec sa femme et la ci-devant famille royale; on s'apperçut bientôt de l'intérêt qu'il prenoit à la conservation du monarque. Quand il fut question de le juger, on procéda à un appel nominal, *Manuel*, en qualité de secrétaire, imagina tous les moyens de le sauver, et il n'en trouva pas de plus efficace que de tronquer les opinions des votans; il écrivit et lut tout le contraire des jugemens prononcés par les législateurs, de sorte qu'il faisoit dire aux opinans ce qu'ils n'avoient point dit. Si ce stratagême eût réussi, le tyran eût échappé au supplice; il demanda lui-même la réclusion de *Capet*, mais on ne tarda point à s'appercevoir de l'infidélité du secrétaire. Pour vérifier le fait, on recommença un second appel nominal, les voix furent strictement comptées, et on reconnut que *Manuel* étoit instigateur rusé; il fut repris ouvertement. Cette juste censure le chagrina; il résolut de

se retirer de la convention, où il étoit suspect. Il donna sa démission pour être plus tranquille. Ses coffres étoient pleins, il partit pour *Montargis*, dans la ferme résolution de vivre et de jouir de sa fortune, de cultiver les lettres qu'il aime.

Il faut convenir que cette idée est celle d'un sage, mais il ne falloit rien précipiter; il falloit qu'il ne se compromit pas pendant la durée de ses séances, alors il auroit emporté des lauriers avec sa fortune; on n'auroit plus parlé de lui, il eût été oublié, et il eût été se reposer dans son pays natal, étudier, écrire et philosopher à son aise. Il n'avoit qu'à imiter tant d'autres députés des deux premières législatures, qui comme les fourmis ont trésorisé dans le silence pour retourner dans leurs provinces, au sein de leur famille, goûter les douceurs d'une vie tranquille et délicieuse. *Manuel* n'eût pas été persécuté ni décrié. Mais que ne peut l'avidité des richesses, que ne dicte point la soif de l'or? De quelle entreprise, de quelle témérité n'est point capable un ambitieux?

Manuel parvenu au sécretariat de la librairie et adjoint de ce noir, de ce fripon *Bailly*,

alors maire de Paris, et voulant (n'importe par quel moyen) être quelque chose et jouer un rôle important, mit a profit toute son intelligence. Il pressentit que mille désordres naîtroient de la révolution et marcheroient à sa suite, il calcula sa fortune sur les abus multipliés, il réussit.

En 1785, il étoit employé chez *Garnery*. Il y gagnoit sa vie, il y occupoit un petit logement à titre de gratification annuelle. Il n'étoit obligé que de fournir quelques feuilles, quelques libelles à l'imprimerie où il se rendoit utile en corrigeant les épreuves.

Je fais grace à mes lecteurs des petits moyens, auxquels il eut recours pour être inscrit sur le registre des sujets éligibles pour remplir les places que la révolution procuroit aux intrigans. Ses premiers protecteurs furent les colporteurs qui alloient chaque jour se fournir des journaux qu'imprimoit *Garnery*. *Manuel* les leur distribuoit avec douceur avec complaisance. Il flagornoit finement cette espèce hurlante, il en mérita les suffages qui le portèrent d'abord à une des parties de l'administration de la police, quant à la librairie et im-

primerie. Dans cette place il cajola *Duport-du-Tertre*, dont il connoissoit la fermeté, il insultoit à *Bailly*, dont il connoissoit la foiblesse et les irrésolutions : il eut cependant l'adresse de se faire donner par ce dernier le pouvoir de rendre aux plaignans les papiers, les manuscrits qu'ils réclamoient de la police. C'est à cette époque, que maître des clefs et des registres, il a vendu pour son profit au libraire *Duplain*, passage de la cour du commerce, tous les procès-verbaux que les commissaires de police avoient dressés lors de l'arrestation des differens ecclésiastiques trouvés au B..... et c'est par le fait de cet intriguant malévole chargé de veiller sur les mœurs, que la jeunesse curieuse fut corrompue et empoisonnée après la lecture des anecdotes libertines des prêtres, anecdotes qui auroient du rester secrettes, mais qu'il avoit vendu moyennant 1000 livres le cahier, à *Duplain*, après s'être fait payer par *Champion de Cicé*, alors archevêque de Bordeaux et chancelier, 3000 livres pour tenir ces aventures secrettes. Il trouvoit cet honorable trafic si lucratif qu'il y prit goût. Il forma une compilation de toutes les pièces dont il étoit le dépositaire de confiance, pour en faire un recueil piquant qu'il vendit 12000 livres à

Garnery,

Garnery, et après s'être fait payer encore de ceux qui, croyant reprendre la totalité de leurs pièces n'en recevoient que les parties les plus insignifiantes et les moins utiles.

Dans le nombre de ces malheureux dépouillés et diffamés, combien en est-il qui auroient sçu se venger, si l'anarchie qui règne depuis trop long-tems ne s'étoit opposée à leur vengéance? C'est par une suite de cette conduite intéressée et perfide qu'il reçut, à *Montargis*, un commencement de correction.

Manuel n'a jamais aimé ni fréquenté les honnêtes gens. Il étoit né méchant, et affectoit une douceur et une politesse qui prévenoient en sa faveur. A Montargis il étoit lié avec un petit maître qui vouloit trancher du marquis et du bel esprit. Ce personnage ignorant, comme le sont tous les hommes superficiels, avoit usurpé la réputation éphémère de poéte. Fils d'un imprimeur-libraire à *Sens*, il avoit été à portée de lire quelques ouvrages de poésie, il s'étoit amusé a rimailler des couplets fades et des épigrammes narcotiques, et se prétendoit un érudit.

On sent qu'avec la seule grimace d'un ta-

lent imaginaire, avec un peu d'aisance du côté de la fortune, il est facile d'usurper, dans une petite ville de province, la réputation d'un beau génie, d'un savant, d'un homme aimable, surtout dans une petite cité ou il n'y a jamais eu que cet esprit d'astuce, de malignité, de gloriole, et d'intérêt, qui caractérisoit les *nains bouffis*, les ci-devant *grands petits* des *comités*, des *sabats*, des *estaminets*, des sociétés perfides des tyrannaux impudens de la province.

Pélée de *Varennes* avoit tout reçu de la nature, pour mériter l'estime feinte ou vraie de *Manuel* qui, dans sa détresse en étoit quitte pour faire une cour basse et rampante à un fat, dont il étoit le parasite en se récriant, en s'extasiant, en se pâmant sur les jolis rien, sur les méchancetés prosaïques rimées de *Pélée* de *Varennes*, qui étoit monsieur le receveur des tailles de la ville et élection de Montargis, sous la protection de *Cypierre*, le roi, le tyran despote de la province Orléanoise.

Sous l'ancienne et ridicule qualification d'intendant, *Cypierre*, aussi injuste, aussi fripon que *Berthier* de *Sauvigny*, si digne de sa fin tragique, mais plus intelligent,

s'attacha *Pélée* de *Varennes* dont il connoissoit la capacité, la dureté, la vanité. Celui-ci lui fit mille tours, qu'il lui pardonna en considération de ses vols de ses concussions dont (bien entendu) il avoit la plus grosse part comme chef, comme intendant et valet titré des ministres. On sait que la table des publicains, des sang-sues de l'ancien gouvernement l'emportoit sur celle des ci-devant grands seigneurs, qui n'avoient tout riches, tout opulens qu'ils étoient, que des revenus énormes à la vérité, mais toujours limités. La raison en est simple : les riches propriétaires ne possédoient que leurs biens patrimoniaux grossis par les bienfaits de la cour, mais qui ne montoient qu'à un revenu quelconque et toujours calculé. Les hommes de finance avoient entre leurs mains et a leur disposition le numéraire entier de l'état. Leur fortune étoit incalculable en proportion de leur adresse ou plutôt de leurs friponneries dans une spécieuse comptabilité.

Manuel, s'applaudissoit d'avoir un ami glorieux dont il exaltoit jusqu'à la nullité des talens et de la chimérique délicatesse. Il piquoit sa table, s'y amusoit délicieusement à tous

égards : il faisoit bonne chère chez ce petit suppôt de l'intendant *Cypierre*, et y avoit une comédie complette en étudiant le caractère d'un faquin enivré des fausses vapeurs du parnasse. *Manuel* n'étoit que le fils d'un petit marchand en détail, *Pélée* de *Varennes* étoit le receveur des tailles de Montargis, c'est-à-dire le potentat de cette ville. Il étoit détesté, (je le sais), mais il étoit craint, parce qu'il pouvoit faire beaucoup de mal aux contribuables, aux tailades : les coups de chapeau lui pleuvoient, les femmes le saluoient du bout des rues, il leur répondoit par une honnêteté plus humiliante que juste, encore, quand il vouloit bien s'en appercevoir, et qu'il avoit des raisons pour les remarquer. Quand les personnes étoient encore jeunes et gentilles, son libertinage, sa lubricité y concouroient pour beaucoup. Quand il n'avoit point ce motif, il en avoit d'autres aussi blamables.

Voilà l'homme qu'il falloit à *Manuel*; voilà l'homme qui lui donnoit de l'impertinence et du relief.

Pélée de *Varennes* avoit une maison de campagne à quelques lieues de Moutargis, *Manuel*

étoit invité à s'y rendre pour prendre part aux parties fines sous la convention tacite qu'il se déclareroit l'apologiste, l'admirateur de son vaniteux *Amphytrion*.

Pélée de *Varennes* est méchant, *Manuel* l'est aussi; première simpathie. Ils sont tous les deux glorieux, intérressés et sans mœurs, sans respect pour aucun culte; seconde conformité. Quand *Pélée* de *Varennes* a un accès de fièvre il lui faut, ou du moins il lui falloit, tous les capucins, les pénaillons, les casuites du pays; il prioit et faisoit prier Dieu pour lui. En ce seul instant il signaloit sa générosité envers les pauvres, et maudissoit *Voltaire*, *D'alembert*, *Diderot*, à qui il se tuoit d'écrire pour les flagorner sans en avoir que de ces réponses froides, laconiques et proportionnées au talent, à l'érudition d'un présomptueux, d'un orgueilleux, qui, pour se donner modestement des louanges et s'arroger un mérite factice, disoit et répétoit avec un air de réticence et de confidence à tout venant: je suis en correspondance avec *Voltaire*, *Jean-Jacques*, *Diderot*, *D'alembert*, *Helvétius*, *Marmontel* et *de la Harpe*. Il couroit chercher leurs réponses, et les sots stupéfaits, saisis d'admiration com-

plimentoient leur hôte et le préconisoient dans leurs petites sociétés comme le rival et l'ami de ces savans génies.

Manuel n'étoit pas le dernier enthousiaste; mais il faut être de bonne foi: *Manuel*, connoisseur instruit, jouoit le rôle d'un adulateur intéressé qui passoit son tems; il étoit le renard de la fable pour manger le fromage du corbeau. (*)

Manuel étoit un scélérat qui se plioit à tout selon les circonstances. Il étoit ce qu'on vouloit. Avant le mois de septembre dernier il étoit chez des filles, vis-à-vis la prison de l'Abbaye; là il avoit un bureau où l'on souscrivoit pour ceux qu'on vouloit sauver, et où quelquefois certains personnages plus hardis l'ont menacé de coups de bâton, pour obtenir la grace de certains proscrits.

(*) *Pélée* de *Varennes*, petit homme sous toutes les considérations, est méchant jusqu'à la cruauté. Il a cela de commun avec ses parens les *Pélée* de *saint-Maurice*, les *Destanneries*, individus comiques, lézineux, stupides et pervers. Il est violemment soupçonné d'avoir assasiné son fils, qui promettoit de valoir mieux que lui.

L'énumération de tous les moyens de s'enrichir dont *Manuel* s'est servi, seroit trop longue et deviendroit trop fastidieuse. On ne peut pourtant pas omêttre le vol d'argenterie fait chez Sérilly, fils de Maigret d'Étigny, vieille rue du Temple. Ce Sérilly étoit un financier fastueux et très-magnifique. *Manuel* trouva les moyens d'inspecter cette maison, alors une partie de l'argenterie devint invisible : monsieur l'inspecteur en fut quitte pour accuser de ce vol considérable les enfans par lesquels il s'étoit facilité l'inspection.

Mais une anecdote curieuse que j'ai omise et que tout le monde sait, c'est que *Philippe Égalité* lui donnoit 15 liv. les jours qu'il ne pouvoit l'admettre à son dîner; souvent il le faisoit habiller en valet, pour servir sur table, quand il traitoit le comte de Lamarck à Ivry.

A ces traits on peut juger et apprécier l'ame vénale et sordide de *Manuel*.

On peut cependant ajouter à ces réflexions qu'il n'auroit pû achevé sa fortune, s'il n'eût point retiré des bienfaits de la ci-devant cour

qui espéroit tirer parti de ce prothée qui changoit de masque pour de l'argent. Il voulut servir le roi, ce qui ne se pouvoit sans tromper le Peuple. Il eut mieux fait de se conserver la confiance et l'estime des patriotes, qui lui auroient déféré les places les plus fructueuses, et les dignités les plus éminentes de la république ; il auroit également accumulé des biens, dont il auroit joui paisiblement, après avoir mérité les regrets de la nation. Voilà comme se seroit comporté un vrai philosophe ; après avoir fait le bien, on jouit plus délicieusement, parce qu'on n'a point l'ame bourrelée par les remords. On a beau s'étourdir et fermer les oreilles aux murmures de ses concitoyens ; on ne peut se dissimuler ses torts, ses griefs, et pour peu que l'on soit juste et sensible, on n'est point tranquille.

Le désagrément que *Manuel* a reçu dans sa ville, prouve que ses concitoyens n'ignoroient point sa conduite à la convention nationale; son retour avoit été précédé par des plaintes amères et des inculpations graves contre son civisme. Qu'est-il arrivé ? C'est qu'au lieu d'être honoré, respecté, chéri dans son pays, il y a été honni et presqu'assassiné. Ces outrages

trages douloureux lui ont fait prendre le part de quitter son pays, et d'aller se fixer dans un village à quatre lieues de Paris, sur le bord de la Seine. Je sais bien que ces rivages sont charmans, et que le séjour *d'Ablon* est agréable, parce qu'on est aux portes de la capitale, où l'on peut se rendre en peu de momens, et par des commodités faciles; mais à Montargis, *Manuel* auroit eu la double satisfaction de recevoir les caresses de sa famille et de ses amis. Je crois que cette satisfaction doit ajouter au bonheur de l'homme sensible et délicat.

Quand il faut faire de nouvelles connoissances, on s'expose à des privations que l'on n'éprouve point avec les contemporains de sa première jeunesse, et les condisciples de ses études. Il est reconnu que l'amitié la plus solide, et la plus durable est celle qu'on a contractée dans les collèges, par la raison qu'on a appris à s'estimer, et que les médisans et les calomniateurs n'ont pas beau jeu à rompre les anciennes liaisons, et à les dissoudre.

Manuel n'est peut-être pas jaloux de la so-

ciété de ses parens, il peut se faire qu'il ait à s'en plaindre, et c'est une mortification perpétuelle que de vivre avec des gens qui nous sont alliés, et qui n'ont point nos goûts et nos penchans, ils deviennent des *argus* assidus, des censeurs fâcheux et des ennemis acharnés. C'est en ce cas qu'il est prudent et nécessaire de fuir leur commerce et de s'en éloigner. Il n'y a pas d'autre parti à prendre pour être heureux; Si *Manuel* est dans cette circonstance, il n'y a point de reproche à lui faire d'avoir transporté son domicile; il n'est que blâmable de n'avoir point persévéré à servir les patriotes qui ont tout fait pour lui, qui lui ont ouvert le chemin de la fortune, malgré les ennemis nombreux dont il étoit entouré. La postérité ne lui pardonnera jamais d'avoir payé de la plus noire ingratitude ces concitoyens qui avoient des droits sacrés à sa reconnoissance et à son attachement.

En faisant cette réflexion, je suis affecté de la plus vive douleur. J'observe malgré moi que les hommes les mieux traités de la patrie ont été, sont et seront malheureusement des ingrats envers cette mère tendre. J'appercois encore que l'ingratitude des enfans les plus chéris, est

la source de nos angoisses et de nos calamités, qui se renouvellent sans cesse. Voilà pourquoi nos ennemis réussisent si facilement à entraver les opérations bienfaisantes de nos régénérateurs, Voilà pourquoi les peuples dans tous les gouvernements sont toujours foulés et malheureux, voilà comme il n'est guères facile d'arriver au mieux possible. Il est bien cruel qu'une grande, qu'une belle nation soit continuellement trompée par ceux-là même qu'elle revêt de sa confiance, à qui elle obéit, en qui elle met tout son espoir. N'est-ce pas assez qu'elle ait à combattre ses persécuteurs déclarés, faut-il encore qu'elle soit condamnée à faire le bonheur des traîtres, des vipères qui lui déchirent le sein en la caressant? Est-il donc bien vrai que l'homme ne puisse ou ne ne veuille point s'occuper de l'intérêt général, en s'occupant du sien personnel? Les peuples seront-ils toujours et en tout pays des *prométhés* destinés à engraisser successivement tous les vautours? (1)

---

(1) On a vû que *Manuel* a connu l'art de séduire et de se concilier l'estime de tous ceux qu'il avoit intérêt de se ménager. Mais le triomphe de sa conduite, est dans le rôle adroit qu'il a joué dans la maison de la *Trimoille*. Chargé de l'éducation du jeune duc;

De quels regrets, ô Manuel ! ton ame ne doit-elle pas être percée! Tu naquis sans fortune, la nature t'a dédommagé par des talens réels.

---

il sût se faire généralement aimer et estimer, au point qu'il étoit à la fois et le précepteur du ci-devant uc et l'ami consultant de toute la famille, qui n'avoit de confiance qu'en lui.

Dans le tems du massacre des prisonniers dont on étoit informé quelques jours avant, madame de la *Trimouille*, instruite de cet évènement cruel et prochain, s'empressa de courir chez *Manuel*, dans l'intention de prévenir le meurtre de madame Saint-Brisse, son amie, alors détenue à la maison de la Force, et lui parla en ces termes : *S'il étoit possible monsieur, de croire que vous vous refusassiez à m'accompagner, pour faire élargir sur-le-champ, ma plus tendre amie, je vous déclare que je suis déterminée à me brûler la cervelle en cet instant.* Cette *dame en effet, tira sur-le-champ, un pistolet de sa poche, et alloit exécuter son dessein.* Manuel, *effrayé* tenta inutilement de désarmer et de calmer madame e la *Trimoille*, qui lui ajouta *que son parti étoit pris, qu'elle ne survivroit pas à la douleur de perdre son amie; qu'elle étoit résolue de se donner la mort, que s'il étoit sensible à l'estime et à la reconnoissance de son mari, son élève; elle le supplioit de ne pas tarder à monter dans sa voiture. Manuel*, pressé par cette dame énergique et sensible, céda à

elle t'avoit donné toutes les lumières pour parvenir, pour contribuer au bonheur de ton pays, tu l'as pû faire et tu ne l'as pas voulu, tu as

---

ses violentes sollicitations, et vint à la force ; et en sa qualité de procureur syndic de la commune, fit relaxer madame Saint-Brisse. Cette dame, après les tendres embrassemens de son amie, déclara à son tour, à *Manuel*, qu'elle ne *sortiroit point de la prison, qu'il n'eut mis le comble à sa générosité, en rendant à la liberté mademoiselle de* Tourzel *aimable fille et son ami agée de quinze ans. Manuel*, embarrassé de nouveau, chercha des défaites, allégua mille raisons pour se dispenser de cette belle action. A la fin, il fut contraint de se rendre et procura également, mais malgré lui, l'élargissement de mademoiselle de *Tourzel*.

La condnite de *Manuel*, en cette occasion, ne fait point l'éloge de son cœur et donne violemment à présumer qu'il étoit un des premiers moteurs du massacre des prisonniers.

Mais un autre fait qui atteste ses dilapidations et ses infidélités est celui-ci.

Lorsque les bons et riches patriotes envoyoient leur argenterie à la monnoie, un limonadier fit porter une partie de sa vaisselle, à titre de contribution patriotique. Un jour que *Manuel* donnoit à dîner, il envoya chercher du café chez ce limonadier ; ce citoyen fut tout étonné de reconnoître sur la table,

reçu ses bienfaits, tu as recueilli ses faveurs, et pour prix de sa prédilection, tu l'a trompé, tu l'a trahi en te joignant à ses persécuteurs.

---

une grande cafetière d'argent qu'il avoit envoyée à la monnoie. Il en fit hautement sa remarque au procureur syndic, les gros mots, les menaces succédèrent, enfin ce limonadier fut éconduit. Mais deux convives qui avoient pareillement reconnu l'un ses grands gobelets, l'autre ses couverts encore empreints de leur noms et de leurs chiffres, témoignèrent à *Manuel*, leur surprise de trouver ces effets sur sa table, après les avoir donnés à la monnoie, ils plaisantèrent quelques momens et finirent par se fâcher et se retirer furieux.

Manuel, sans se déconcerter, dit aux autres personnes qui étoient restées, ces paroles remarquables *il est possible, il est même à croire que toute cette argenterie viennent d'eux; mais ils l'ont envoyée à la monnoie et aujourd'hui elle est bien á moi, car elle est tombée dans mon lot.*

Cette franchise imprudente, prouve le mauvais usage qui a été fait des contributions volontaires et des dons patriotiques. Les officiers municipaux qui présidoient à cette administration, s'amusoient à faire des loteries dont ils retiroient de gros bénéfices, sans jamais courir les risques de ne rien avoir. Quel abus! Peuple sensible prive toi, ruine toi, pour enrichir des mandataires si peu délicats, des dépositaires si avides!

Oui, tu as abandonné ce généreux peuple qui te chérissoit, te bénissoit, et tu l'a livré à ses tyrans. Conçois tes injustices et ton ingratitude, connois aussi sa générosité, sa grandeur! il te laisse jouir en paix du fruit de tes rapines et de tes forfaits (1).

---

(1) Nous apprenons en ce moment que *Manuel* vient d'être arrêté a *Fontainebleau* et conduit à l'Abbaye. En entrant dans cette prison, il s'est apparemment ressouvenu des malheureux qui y étoient au 2 septembre; car il s'écria dans l'amertume de son cœur, *la vertu n'est donc qu'un vain nom.*

Il est plaisant que ce soit *Manuel* qui ait fait cette réflexion; au surplus s'il peut se persuader qu'il n'a pas mérité son sort, il trouvera dans la philosophie qu'il avoit adoptée pour principe de ses actions, toutes les consolations qu'un sage tel que lui, a le droit d'en attendre; et il peut maintenant méditer à loisir, si le peuple Français est mûr. Au surplus puisse-t-il servir d'exemple aux audacieux assés hardis pour l'imiter.

VIE POLITIQUE
DE
JÉROME PÉTION,

Ci-devant Maire de Paris, ex-député à la Convention-nationale, et traître à la République française.

Quantum mutatus ab illo ! VIRG.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

AMI *lecteur, j'ai cru intéresser ta curiosité, et décourager les ennemis de ton bonheur et de ta liberté, en m'étant occupé à recueillir les détails de la vie politique de* Jérôme Pétion *qui a joué un si grand rôle dans l'assemblée constituante, dans l'administration municipale, et récemment dans la convention-nationale, du sein de laquelle ses intrigues anti-républicaines l'ont écarté et le livreront sans doute au glaive de la loi. Il est important, il est nécessaire à tout fidèle patriote, de connoître les replis du cœur humain; j'en ai pour preuves les artifices, les ruses, les moyens dont s'est servi* Jérôme Pétion, *pour ramener le peuple sous le joug du tyran et lui forger des fers qu'il ne pourroit plus secouer, s'il n'étoit éclairé sur les odieuses, et infernales manœuvres des traitres qui ont joui de sa confiance.*

Jérôme Pétion *est un de ces hommes qu'il est d'autant plus utile d'approfondir, qu'il a*

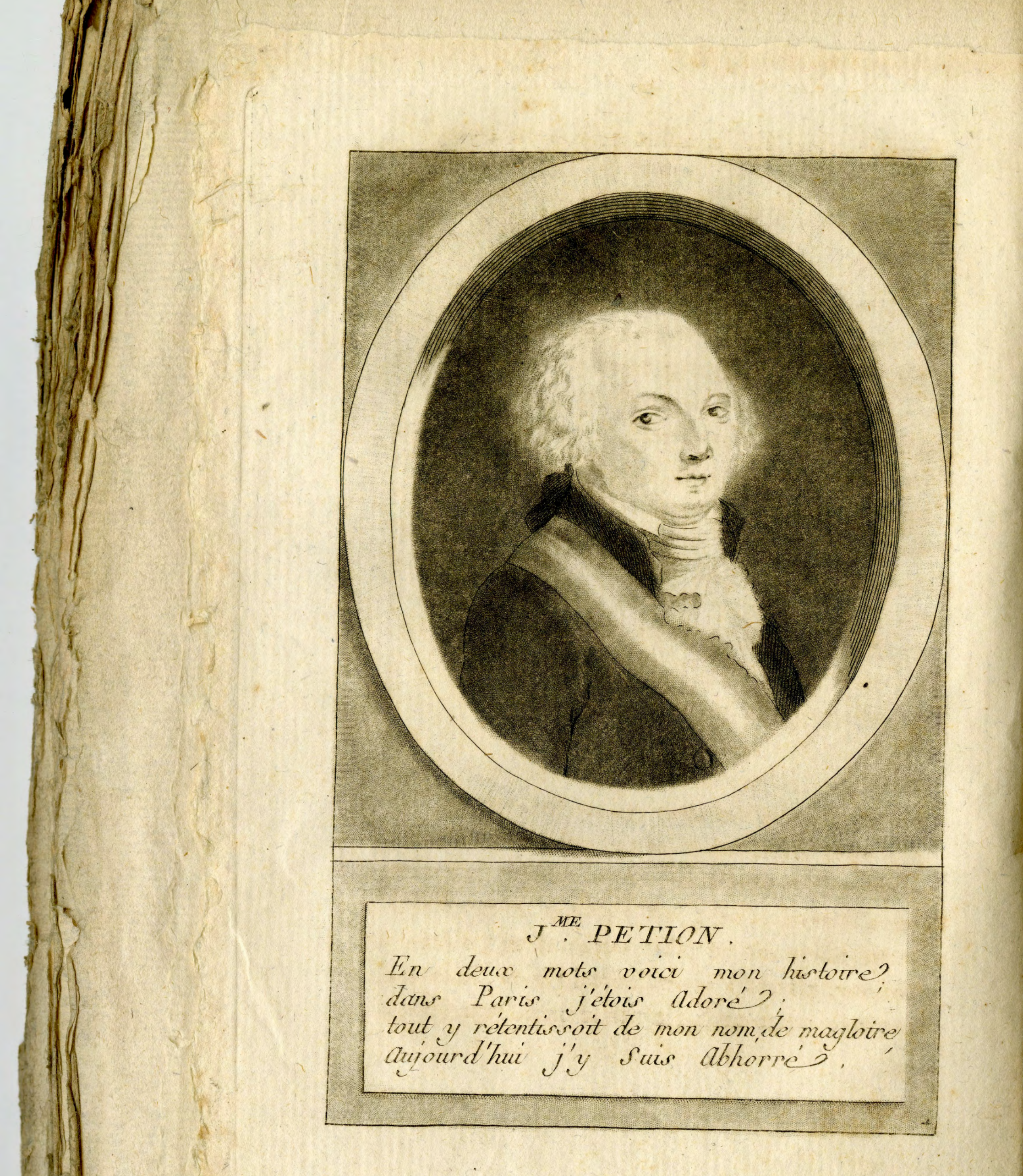
eu plus d'art pour nous séduire et nous tromper. Sa conduite tortueuse et long-tems énigmatique, suffit pour nous apprendre qu'il faut étudier les hommes en place avant de leur prodiguer des éloges extravagans, et de leur accorder les témoignages d'une admiration précoce. C'est le reproche mérité qu'on fait aux Français de s'extasier sur les talens, les actions et les vertus des hommes en place... L'expérience nous a démontré tant de fois les inconséquences de notre ridicule enthousiasme et de nos louanges fondées sur l'espoir incertain qu'un homme s'en rendra digne.

Il est sage d'animer nos représentans à faire le bien en offrant à leurs yeux les modèles qui ont mérité de la patrie, mais il est inconsidéré de mettre en parallele des hommes qu'on ne connoît pas, qui n'ont rien fait, avec des personnages illustres, honorés après leur mort de l'admiration et de la reconnoissance de la postérité. Nous avons tous les jours la douleur et le regret d'être forcés de rétracter nos hommages et d'éteindre notre encens.

Ce n'est donc que quand on est mort au monde et retiré des affaires, qu'on a des droits à l'estime des survivans. L'apothéose ne doit

être la récompense des hommes que quand ils sont ensevelis dans le tombeau. C'est alors seulement qu'ils sont grands ou petits.

Vous avez exalté, chanté, divinisé Jérôme Pétion *comme* Mirabeau; *vous les avez regardés comme vos défenseurs, vos amis, vos bienfaiteurs; n'avez-vous pas aujourd'hui de grands motifs pour déplorer votre illusion?*



Jme. PETION.

En deux mots voici mon histoire;
dans Paris j'étois Adoré;
tout y rétentissoit de mon nom, de ma gloire
Aujourd'hui j'y Suis Abhorré.

VIE POLITIQUE

DE

JÉROME PÉTION,

Ci-devant Maire de Paris, ex-député à la Convention-nationale, et traître à la République française.

Quantum mutatus ab illo! VIRG.

UN homme tel que celui dont j'écris la vie, n'est point un homme ordinaire. Sa vie intéressera la postérité la plus reculée, qui aura peine à croire, qu'il ait existé dans ce siècle de lumières, où la philosophie et la politique président à tous les gouvernemens de l'Europe, et dirigent les cabinets des rois et des répu-

bliques, un traître assez adroit pour colorer ses perfidies avec le talent de se faire aimer et chérir d'un grand peuple éclairé, mais trop sensible et trop confiant.

Il est en effet inconcevable, que la nation française ait presque toujours été trompée et trahie successivement par les hommes à qui elle a décerné les honneurs et le timon de son gouvernement. Sans compulser les annales de la monarchie, que de perfides, que de monstres ont, depuis la révolution et sur-tout la constitution républicaine, abusés nous abusent en ce moment critique, et nous abuseront malgré la sagesse de nos précautions ! Est-ce donc une fatalité attachée à notre climat, ou à nos mœurs et à notre éducation, que les hommes en place deviennent si fréquemment des égoistes, des ambitieux et des fripons ? Est-il donc dans le caractère général des Français de perdre tout sentiment d'honneur et de probité en accumulant les dignités sur leur tête et en amoncelant les biens ? Pourquoi les différens peuples n'ont-ils que très-rarement à se plaindre des hommes qu'ils revêtent de leurs autorités, qu'ils investissent de leurs pouvoirs ? Ce désagrément continuel dont nous sommes

les

les tristes victimes, est-il l'effet de la légereté de nos préposés, ou seulement de notre mauvais choix?

A bien réfléchir sur cette importante question (qui sous tous les rapports ne nous fait honneur) on perdroit la tête, et les Français si glorieux et si vains, rabattroient de leur présomption en reconnoissant que les nations étrangères sont en général plus fidelles qu'eux. Ils seroient forcés de convenir que ceux qui les gouvernent et les commandent, sont animés d'un patriotisme plus constant et plus chaud que nos chefs, qui pour la plupart ne sont que des glorieux tourmentés de la soif de l'or ou dévorés d'ambition. A nous apprécier et nous juger par la conduite de ceux qui nous gouvernent, il y a lieu de croire que nous sommes fous et imbécilles. Les intrigans seuls réussissent en France; eux seuls parviennent au sommet de la fortune et de la gloire pour peu qu'ils ayent d'adresse. Il leur suffit d'affecter du mépris pour les places qu'ils brûlent d'obtenir; leur patelinage leur tient lieu de mérite, de vertu et de capacité. Le talent de se faire des prosélytes, des proneurs, n'est pas rare en ce pays. Avec quelques diners et du

papier monnoie, on séduit, on trompe les affamés parasites qui sentant bien qu'ils ne peuvent rien être par eux-mêmes, sont tout disposés à proclamer ceux qui les salarient et les abreuvent, de préférence à un homme intègre qui se tient à l'écart par la raison qu'il se croiroit avili, deshonoré, s'il sollicitoit une place qu'il croit qu'on doit lui offrir.

Pourquoi les opérations vont-elles si lentement et si mal ? l'énigme n'est pas difficile. C'est que les employés ne sont pas à leurs places, c'est que ceux qui dirigent, devroient être dirigés. Cet abus douloureux fera toujours le malheur de la France. En tout autre pays les hommes sont plus long-temps éprouvés, aussi sont-ils baucoup moins trompés et conséquemment mieux servis.

J'ajoute à cette réflexion que les traitres et les dilapidateurs y sont mieux observés et plus rigoureusement punis, en raison que les peuples sont moins confiants et moins précipités à préconiser un personage qu'ils n'ont pas profondément étudié. Plus prudents que nous, leur défiance leur évite des chagrins, des pertes et des remords que notre inconséquence, notre légéreté nous préparent tous les jours.

Jérôme Pétion fils d'un procureur de Chartres ville capitale de la Beauce, reçu de la nature tous les avantages. Son père homme avide et intéressé jusqu'à la friponnerie comme l'ont été tous les hommes de sa profession dans l'ancien régime, et comme le sont encore ceux qui leur ont succedé sous d'autres dénomination, (*) ne négligea rien ponr l'éducation de son fils. Il le fit étudier d'abord et passer successivement par tous tous les dégrès d'instruction qui achèvent de perfectionner un esprit laborieux et naturellement intelligent. A la fin de ses études, Jérôme Pétion prit le parti du barreau et exerça avec distinction la profession d'avocat à Chartres. Le père restreint aux frauduleuses formes de la pratique et de la basse chicane, voyoit avec une satisfaction mêlée de quelque amour propre et de vanité, son fils commenter éloquemment les *Cujas*, les *Bartole*, les *Loiseau* et tant d'autres légistes renommés seulement dans les cabinets des juris-consultes modernes,

(*) Il est triste et douloureux d'observer que dans tous les pays, que dans tous les temps, les hommes qui ont interpreté, prononcé les loix, ont été des imposteurs, des fripons, et qu'on n'ait point encore trouvé un remède aux abus attachés à ce malheureux état.

mais embrouillés, verbeux et aussi méprisés partout ailleurs qu'en effet méprisables. La triste science que notre jurisprudence à la faveur de laquelle les coquins astucieux trouvent des moyens pour ruiner les honnêtes gens, pour dépouiller le foible et le pauvre, pour opprimer la veuve et l'orphelin! Doctrine funeste au genre humain qui a usurpé l'empire de la raison et de la vérité, Que de maux tes cavillations, tes explications obscures in-intelligibles n'ont pas faits sur la terre!

Le père *Petion* qui n'étoit que procureur regardoit un avocat comme un homme très-éclairé, un personnage respectable et utile. Il étoit loin de se douter qu'un avocat réduit à la simple connoissance, à la seule étude des auteurs juridiques, est un être stupide et borné, un ennuyeux babillard, un acteur insupportable, s'il ne répare point l'aridité, la sécheresse de sa profession par les graces de l'élocution, les fleurs de la littérature, la connoissance de l'histoire, les lumières de la philosophie, l'énergie du sentiment, un heureux concours de talens naturels fortifiés d'une aimable et profonde érudition. Un avocat doit être rhéteur, logicien, poëte coloriste, et sur-tout un orateur doué

d'un bel organe, d'une voix sonore et d'une figure majestueuse. Il ne doit pas courir après les expressions, les inversions, il faut pour intéresser qu'il écrive comme *Elie de Baumont* et qu'il parle comme parloient *Cochin* et *Gerbier*. Sans ces attributs précieux et rares, il ennuye, il assomme, il endort, et nous abuse en nous volant. D'après ce tableau qu'il y a peu de bons avocats, et que c'est à juste titre que les hommes de sens et de goût les méprisent.

Mais *Pétion* sans posséder tous ces avantages n'étoit pas sans mérite. Il parle assez bien, écrit passablement, sent vivement, est pénétrant et délicat. Il n'a rien à regretter pour le phisique; sa taille, sa figure, sa douceur, son urbanité préviennent en sa faveur. C'est un homme aimable et très-aimable. Pourquoi faut-il qu'il soit pervers! Je souffre en le blamant, en l'accusant, j'aurois beaucoup de plaisir à le louer.

A l'intant de la convocation des états-généraux les Chartrains jettèrent les yeux sur *Pétion* et le députèrent pour leur représentant. Ils avoient oublié les écarts de sa jeunesse, ses friponneries dans l'exercice de son état, ils étoient seulement frappés de sa petite éloquence, et en cette considération ils le préférerent à tous ses rivaux.

Pétion arrivé à Paris, à l'assemblée des états-généraux qui prit bientôt le titre d'assemblée constituante se montra fort bien. Il servit avec chaleur les intérêts du peuple , il combattit éloquemment les ci-devant grands seigneurs, la défunte noblesse et le clergé ambitieux. Il affecta une popularité enchanteresse, plaida sans cesse contre les concussionnaires sang-sues de la France. Comme il étoit sans fortune, et qu'il n'en avoit point à espérer de son père qui vit encore, mais qui a sçu divertir le fruit de ses rapines, il travailla pour s'en procurer. Il se jetta à corps perdu dans le parti des plébéiens et se rendit redoutable au ci-devant monarque et à toute la cour. En coopérant à la confiscation des biens du clergé, à l'expulsion des moines, des évêques et des prêtres insermentés, il se fit aimer du peuple et détester des ambitieux fortunés.

Pétion fit sa fortune par un chemin tout opposé à celui qu'on prend ordinairement pour s'enrichir. C'est un raffinement de ruse et de politique de sa part. Les autres ont cajolé les matadors opulents, en leurs faisant bassement la cour, en devenant leurs pensionnaires, leurs gagistes, leurs parasites. Ce rôle dégradant

leur cause, leur attire souvent des mortifications et des humiliations, mais cette sorte d'adulateurs sont cuirassés et n'ont point d'ame, ils sont habitués à dévorer les affronts, enfin ils écoutent, ils recoivent avec complaisance une injure, une outrage pour un écu. Cette manière d'exister leur devient une habitude, ils en font un état, un commerce.

Ce principe n'étoit point celui de *Pétion*, qui est né sensible et glorieux. Ce législateur sentit que pour s'engraisser sans ramper il falloit qu'il se fit craindre du tyran et de ses accolytes dorés; il affecta un patriotisme sérieux, il porta des coups violens à tous les ci-devans fortunés, qui pour faire taire leur ennemi n'entrevirent pas d'autre moyen que de le séduire par l'appas de l'or. *Pétion* se montra d'abord difficile, résista à la séduction, pour se rendre plus cher et tirer un parti plus avantageux de sa trahison. Cette astuce lui réussit à merveille, il se fit compter des sommes prodigieuses, il puisa dans toutes les bourses, et pour toute reconnoissance il se tût, ne monta que très-rarement à la tribune, encore étoit-ce pour y prononcer de ces motions inconséquentes, inexplicables, sur lesquelles tous

les partis ne peuvent rien déterminer, parce qu'ils ne les conçoivent pas, ou qu'ils peuvent s'en faire tous une application favorable et conforme à leurs opinions. Par la ressource de ce dol, quand *Pétion* parla, il parla pour ne rien dire ; mais il sentoit qu'il falloit qu'il parla pour ne pas laisser pénétrer aux patriotes qu'il les abandonnoit, et pour faire croire aux royalistes qu'il étoit de leur parti.

Cette conduite raisonnée et intéressée est bien celle d'un fourbe qui trompe tout le monde, pour voler tout le monde, et conserver sa réputation. *Pétion*, fin et adroit, se ménagea dans tous les esprits, il voyoit les grands qui le combloient d'accueils et de bienfaits, il étoit leur convive, leur ami ; il étoit aimé, applaudi du pauvre peuple, pour lequel il sembloit s'apitoyer. Ces deux classes différentes étoient satisfaites, c'en étoit assez. Il étoit en outre membre des clubs patriotiques, dont il étoit l'observateur et l'espion. Les patriotes, qui étoient de bonne foi, le regardoient comme leur meilleur ami, et se félicitoient de le posséder sur leur bord. Ils ne se doutoient de rien, *Pétion* jouissoit de leur pleine confiance.

A l'époque

A l'époque du 21 juin 1791, quand le ci-devant despote s'évada clandestinement et nocturnement de Paris, avec sa famille, et fut arrêté à Varennes, *Pétion* étoit l'idole de l'assemblée constituante et des parisiens ; aussi fut-il par une suite de la confiance qu'on avoit en lui, et de la prédilection qu'on lui portoit, proclamé un des deux députés (*) envoyés à *Varennes*, pour ramener ce roi transfuge et sa famille. On s'imaginoit qu'il useroit dans cette commission d'une rigidité qui auroit été l'effet de la flame patriotique.

Pétion et son collègue firent tout le contraire ; ils auroient bien voulu favoriser les fuyards dans leur évasion ; mais ne le pouvant, ils firent une cour galante à *Marie-Antoinette*. Ils étoient dans le fond du cœur ses amans rivaux ; son imbécile, son grossier mari, à qui la perverse autrichienne a tant de fois fait éprouver le sort de *Vulcain*, ne voyoit rien, ne se doutoit de rien ; il buvoit et dormoit pendant le tems de la route. Je ne fais aucun reproche aux parisiens et à toute la France d'avoir pris le change ; car il faudroit que je

(*) l'Autre député etoit ce petit Bernave également traitre à la Patrie.

commençasse par me l'adresser à moi-même; j'ai été trompé comme tout le monde; il n'y avoit que les initiés dans le mystère qui savoient le fin mot.

On pressent bien que la coquette, que la fine *Antoinette* eut beaucoup d'avantage à subjuguer les cœurs et les esprits de ces deux *Adonis*, qu'elle leur promit beaucoup, pour en tirer des promesses d'un résultat différent. Cette ci-devant reine de France, et ensuite des Français, leur tint exactement parole; elle leur fit de superbes cadeaux et leur prodigua l'or et l'argent. *Pétion* et *Barnave* ne purent effectuer leurs promesses; ils étoient observés de si près que la chose étoit trop difficile. *Barnave*, impatient, étourdi, ne pût conserver son masque plus long-tems, il montra sa figure naturelle; il découvrit ses véritables opinions, s'afficha royaliste avec d'autant plus de précipitation, que libre encore de tout engagement matrimonial, les frères de *Lameth*, seigneurs fortunés et courtisans, lui promirent de lui faire épouser leur sœur unique, de qui il recevroit une fortune au-dessus de ses prétentions et de ses espérances. Mademoiselle de *Lameth* étoit jeune et jolie : que de raisons puissantes pour

décider un amant ambitieux! Je me rappelle à ce sujet ces deux vers de *Voltaire* :

. . . . La fortune et l'amour
Sont deux aveugles nés qui gouvernent le monde.

Barnave fut présenté a mademoiselle de *Lameth*, par ses frères; il en fut reçu comme un amant protégé dont on veut faire promptement son mari. La bénédiction nuptiale ne tarda pas à cimenter leurs liaisons amoureuses. Ces deux cœurs étoient pressés de jouir, et souffroient du besoin d'aimer. *Barnave*, devenu riche, et honorablement allié, montra un mépris outrageant pour le peuple, le maltraita dans ses motions, ses discours. Ce n'étoit plus ce fier, ce courageux votant pour les intérêts des villes et des campagnes, qui ferme patriote, se mesura plusieurs fois contre *Cazalès*, aristocrate forcené, et avoit terminé ses discussions oratoires en se battant avec lui. *Barnave* avoit embrassé l'ennemi qu'il avoit blessé, l'harmonie de la paix, la conformité d'opinions les avoient réunis; en un mot, *Barnave*, ci-devant maire de Grenoble, n'avoit plus que les sentimens de sa nouvelle famille, il étoit *Lamétisé*, *Cazalisé*, *Mauryse*; mais plus léger, plus inconséquent que *Cazalès* et l'abbé *Maury*,

plus paresseux aussi, et plus attaché à ses plaisirs; il s'ennuya de pérorer en faveur de l'*aristocratie* qu'il aimoit, en sa qualité d'*aristocrate* adepte. Il s'étoit attiré la juste indignation du peuple par son odieuse perfidie, il en craignoit la vengeance; dans cette circonstance il disparu pour voler dans les bras de sa jeune épouse.

Pétion n'avoit pas le même rôle à jouer; il étoit lié; il avoit femme et enfans; il usa de finesse et voulut toujours plaire aux deux partis. C'étoit le seul moyen pour tirer d'un sac deux moutures. Il se conserva l'amitié d'*Antoinette*, peut-être même son amour, et captiva l'estime des patriotes. Les grands le gratifioient, il étoit secrettement l'ame de leur conseil, de leurs correspondances; il amusoit le peuple en s'affichant son ami, son protecteur. Je n'ai jamais été la dupe des politesses, de l'affabilité de *Lafayette*, j'ai toujours démêlé sur sa figure la perversité d'un courtisan; mais *Pétion* m'a trompé.

Au moment que l'assemblé constituante se sépara, pour faire place à la seconde législature *Pétion* disparut; mais il ne fut point oublié.

Il avoit eu le talent de se faire aimer si généralement, qu'on se ressouvenoit de lui, et qu'on le regrettoit. Quelques disgraces vraies ou imaginées, dont il se plaignit publiquement dans certaines affiches, enflammèrent le cœur des parisiens de l'ardeur de le venger. Le noir, le faux, l'avide *Bailly* étoit forcé de céder les rênes de la municipalité. Alors on ne s'occupa plus que du désir de lui donner *Pétion* pour successeur; il fut, malgré les intrigues de quelques ambitieux, proclamé à grands cris maire de la capitale de France, à la grande majorité des électeurs choisis par le peuple.

Il le faut avouer, *Pétion* monté sur le trône municipal, affecta une popularité qui détruisi toute la mauvaise impression que *Bailly* avoit laissée après lui. *Bailly* étoit généralement détesté ; on savoit qu'il étoit dur par caractère, qu'il avoit coopéré au massacre des patriotes au Champ-de-Mars, à Vincennes, etc., de concert avec *Lafayette*; on n'avoit pas oublié qu'il avoit été le premier à démontrer la nécessité de déployer le drapeau rouge, et à faire proclamer la loi martiale. Il avoit fait commettre et toléré des assassinats de tout

genre. Les cendres de ses victimes fumoient encore, et l'accusoient éloquemment; les manes plaintives des citoyens égorgés, leurs pères, leurs épouses, que dis-je, les épouses même massacrées imploroient à grands cris, de la nation entière, une juste vengeance. Des familles désolées maudissoient *Bailly* et *Lafayette* le nom de ces deux assassins coalisés contre les patriotes, étoit en exécration. Mais l'assemblée constituante, aveugle sur ces deux monstres, étoit restée sourde à toutes les imprécations des parisiens; le mal étoit violent le remède étoit désespéré; le règne de *Bailly* et de *Lafayette* avoit duré trop long-tems, et les avoit mis à portée de porter des coups d'autant plus incurrables, qu'ils avoient été clandestins, et que les auteurs de nos blessures avoient trouvé les moyens de se disculper, et d'être même applaudis et protégés par la législature et la cour.

Le peuple parisien ne désiroit que le renouvellement de ces deux officiers indignes de leurs places. Dans ces circonstances épineuses, *Pétion* parut comme un soleil bienfaisant après un orage affreux. L'espérance renait dans tous les cœurs. L'amabilité de *Pétion* prévient, tout

le monde est bien accueilli, le premier et le dernier s'en retournent contens. Il ne faisoit aucune ecxeption de personne. Il donnoit une audience affectueuse aux plus pauvres comme aux plus fortunés. Il se déclaroit ouvertement l'ami des sans-culottes, qui, par représaille, l'aimoient et l'exaltoient jusqu'aux nues.

On doit convenir que *Pétion*, se conduisit très-populairement dans son extérieur. On doit le louer d'avoir ménagé le sang du peuple, et de n'avoir jamais voulu faire usage du drapeau rouge, et promulguer la loi martiale. Il eut le secret de se faire chérir et respecter au point qu'il alloit seul et souvent de nuit appaiser des séditions, de querelles populaires, il lui suffisoit de se montrer pour être écouté, obéi. Il parloit avec une douceur enchanteresse, il persuadoit, et les mécontens dociles à ses remontrances, à ses ordres, se retiroient paisiblement en lui faisant des excuses et lui demandant pardon.

Telle est la conduite, tel est le caractère du peuple français, qu'il révère jusqu'à l'idolâtrie ceux qu'il a rendu dépositaire de son autorité, quand il croit fermement qu'ils méritent sa confiance. Malheureusement pour lui

c'est qu'il la donne trop vîte; voilà pourquoi il est si souvent trompé.

On se souvient que *Pétion* jalousé par le Département de Paris fut suspendu de ses fonctions municipales, ainsi que *Manuel* alors procureur de la commune. C'étoit quelque jours avant la célébration de la fête nationale au champ de Mars le 14 juillet, sous les yeux de la seconde législature. *Pétion* s'adressa directement a l'assemblée nationale pour être relevé de son interdiction. Les législateurs forcèrent le ci-devant roi à donner sous 24 heures son assentiment ou son improbation à cette suspension. Ce monarque toujours mal environné, mal conseillé, applaudit le département du coup qu'il avoit porté au maire de Paris, et vint lui-même à l'assemblé nationale confirmer la supension de *Pétion*. L'assemblée des législateurs suprêmes n'eut aucun égard a la décision du monarque, *Pétion* fut réintégré sur le champ, reparut le même soir à la ville, à côté de son père et de ses amis qui pleuroient de joye et d'attendrissement. Le département enrageoit, Bourbon Capet juroit, mais en vain.

L'assemblée nationale agit très-sagement dans cette circonstance. C'étoit le lendemain la fête annuelle

annuelle de la révolution, si *Manuel* et surtout *Pétion* n'avoient point été réintégrés, la fête n'auroit pas eu lieu. Les députés de tous les départemens, accourus pour se joindre aux parisiens, auroient sans doute signalé leur mécontentement. Quelques sections de Paris, avoient déjà crié, menacé de ne point se rendre au champ de Mars sans le rappel de *Pétion* qui étoit adoré, il seroit arrivé ce jour-là des évènemens funestes qui auroient pu occasionner une subitte contre-révolution que le monarque et ses adhérents désiroient, mais que la prudence de l'assemblée nationale sut prévenir.

De ce que Louis XVI n'a pas a l'époque de l'interdiction de *Pétion*, démontré pour lui une protection particulière, il n'en faut pas conclure qu'il ne l'aimoit point, il étoit son courtisan secret; mais la circonstance étoit favorable pour hater la secousse de la domination du peuple et pour reprendre la verge du despotisme en profitant de nos divisions intestines, et armant tous les bras de ses protégés, de ses amis qui qui formoient une classe très-nombreuse. *Pétion* n'en resta pas moins dans les bonnes graces du tyran qui après la mémorable affaire du 10 Août 1792, et au moment d'être transféré de la cour

du manège au temple, lui emprunta une somme considérable. *Pétion* la lui porta généreusement et ôsa la reclamer ensuite devant la convention nationale qui commit une grande faute en la lui faisant payer par le trésor national, c'est-à-dire par le peuple.

Après que la royauté fut abolie, que sur ses ruines furent jété les fondemens de la république, *Pétion* qui venoit de quitter la mairie, *Pétion* qui étoit regreté dans cette place éminente, qui y étoit rappellé par tous les scrutins et les ballotages, malgré ses refus prétextés qui forcèrent le peuple à se choisir un autre citoyen pour maire. *Petion* dis-je resta toujours l'ami du roi, de la reine, et de leur famille. Il alloit les voir étant élu député à la convention nationale comme quand il présidoit les municipaux- Il continuoit de faire sa cour. La chronique a publié qu'il étoit à *Marie Antoinette* quelque chose de plus que son confident. J'en sens bien la possibilité, mais pourrois-je l'assurer? en galanterie on peut très-rarement affirmer, on ne peut que douter et conjecturer. pour certifier un fait, il faut l'avoir vu, et en amour les acteurs évitent très-soigneusement les témoins. Les apparences et les suites ont

seulement prouvé que *Pétion* est tombé dans les filets d'*Antoinette* et de son mari, qu'ils avoient séduit son esprit sans doute par de magnifiques promesses qui l'ont encouragé à les servir au point de se compromettre.

En effet, *Pétion* malgré tous les ressorts de sa finesse, commença a se dévoiler et à se perdre quand il fut question d'articuler à haute voix son opinion pour le jugement du gros *Capet*. L'appel nominal avoit été décrété, tous les députés étoient contraints de monter successivement à la tribune et de prononcer clairement leurs arrêts.

Manuel alors sécretaire du président de la convention, vouloit comme *Pétion* sauver le roi de l'infamie du supplice, mais il s'y étoit pris trop gauchement en dénaturant les opinions et multipliant trop grossièrement les votans pour la réclusion du monarque criminel, ces votans qui avoient opiné pour la mort, reconnurent à la simple lecture l'artifice de *Manuel*, artifice qui causa sa disgrace et qui le décida à se retirer spontanément de l'assemblée nationale, sous des prétextes aussi mauvais que ses ruses avoient été peu réfléchies. La mine étoit éven-

tée, alors on eut recours à un second appel nominal qui fut plus exact et plus fidèle.

Pétion par un autre dol bien mieux voilé, vota pour la mort de Louis XVI, mais soutint que ce n'étoit point a la convention de juger le monarque, que la nation entière en avoit le droit, que toutes les assemblées primaires du peuple devoient être convoquées à cet effet. Cette ruse étoit adroite et profonde. Comme tous les départemens, toutes les municipalités ne se seroient pas trouvés d'accord, que beaucoup de corporations différentes auroient pu être gagnées par la pluie d'or qui subjugua *Danaé*, il en seroit résulté si le sentiment de *Pétion* eut été suivi que le feu de la guerre civile auroit embrasé la France entière, que les provinces se seroient divisées, que les puissances étrangères coalisées contre nous auroient profité de cette désunion, que non-seulement le tyran eut échapé à la peine qu'il méritoit mais qu'il eut remonté glorieusement sur le trône, et que cruellement vindicatif, il auroit écrasé sous sa massue despotique tous les républicains Français, que la génération présente et la suivante auroient infailliblement été exterminées, qu'on auroit supprimé jusqu'aux mots

de *république d'égalité* de *liberté*, que pour ôter le moindre souvenir de notre heureuse révolution, on auroit sappé les fondemens des obélisques, des monuments qui éterniseront le souvenir de notre courage et de notre héroïſme. Des colonies étrangères, seroient arrivées des quatre coins de l'univers pour peupler ce superbe sol dont les enfans légitimes auroient été anéantis et pulvérisés. La lumière eut fait place aux ténèbres, adieu aux sciences, aux arts, aux talens, à l'industrie. Les découvertes, les travaux de vingt siècles eussent été perdus. L'ignorance auroit règné a côté du tyran et de ses imbéciles courtisans.

Lorsque je réfléchi au plan infernal de *Pétion* qui en auroit été victime lui-même, et que j'en calcule les suites affreuses, j'en frémis d'horreur, tous mes sens se glacent.

Oh! que ce monstre est rasé, dangéreux et barbare, sous l'apparence des attributs les plus précieux, les qualitès les plus aimables, sous les déhors de sa sensibilité, de la compassion, de l'humanité, de la générosité, de la douceur et de la bienfaisance. Est-il possible que le crime puisse ainsi se parer du coloris de la vertu?

Pétion dirat-il que ses intentions ont toujours

été pures, que je défigure son portrait, que je lui prête des forfaits imaginaires? Lecteur! s'il osoit l'articuler, je le confondrois à vos yeux. Je lui demanderois pourquoi il ne siégeoit pas a côté des patriotes, des répulicains, pourquoi il avoit cessé de se montrer et de parler dans les assemblées des Jacobins. Je l'interpellerois de me dire pourquoi il s'est déclaré le chef, l'orateur et l'ami des scélérats de la *plaine* contre nos bienfaiteurs de la *montagne*, pourquoi il étoit le parasite de opulents aristocrates, des persécuteurs du peuple, des intriguants, pourquoi il étoit le protectenr des traitres qui ont épuisè leur imagination pour nous enchainer et nous anéantir. Je le sommerois de me déclarer comment d'idole de la nation Française il en est devenu l'horreur, comment il est parvenu à perdre l'estime de ses honorables et vertueux collegues qu'il a forcé de le chasser, de l'accuser, de le resserrer, de le poursuivre quand il a fui clandestinement pour s'armer contre sa patrie, et je finirois par lui reprocher tous les crimes qui l'ont forcé de chercher, sur une terre étrangère et parmi les ennemis de sa patrie un azile qu'on n'acorde jamais volontier à un traitre. qu'el tristre

rôlle pour un homme qu'un grand peuple avoit appelé aux fonctions augustes de législateur ! mais en quelque coin de la terre qu'il puisse se réfugier poura-t'il se dérober à sa consience, que poura-t'il lui répondre lorsqu'elle lui retracera que pour prix de ses forfaits il n'a obtenu que l'exécration d'une grande nation qui à voué sa mémoire à l'infamie réservée à tous ceux qui auront le malheur de lui ressembler.

---

licité publique, *Brissot* vouloit de l'argent, un nommé Clarkson, agent des anglais, l'avoit mis sur la liste civile du despote brittanique, tandis que notre héros tonnoit contre la liste civile de *capet*; il est certain que *Brissot* contribua ceaucoup à l'établissement de la république; il fit le bien sans le vouloir, sans le savoir, sans intention de le faire: à-peu-près comme ces poisons bien préparés servent dans une médecine à chasser les humeurs nuisibles à l'individu qui la prend, *Brissot* qui par ses escroqueries avoit fui de la France pour aller en Angleterre, qui avoit quitté l'Angleterre pour éviter la poursuite de ces créanciers, étoit retiré en Amérique, vraiment par amour pour la liberté, car dénoncé en Europe comme un banqueroutier fugitif, il ne pouvoit y paroître; il falloit une révolution; *Brissot*, en profita adroitement, il tonna contre la tyrannie et les tyrans, et se disant leur leur victime, il séduisit les électeurs, et voila *Brissot* au nombre des représentans d'un peuple auguste.

Il est démontré que dans un moment de crise où nu état se régénère, où une grande révolution a lieu, des intrignans se tourmen-